

JOURNAL DES DEMOISELLES

Numéro 6.

Juin 1869.

SALON DE 1869

Les fleurs, le marbre & le bronze ont envahi du jour au lendemain la grande nef du palais des Champs-Élysées, où, hier encore, vos frères, mesdemoiselles, se donnaient rendez-vous pour le concours hippique. La poussière soulevée par les sabots d'acier des pur-sangs, par les roues des break, des dog-cart & des four in hand est maintenant recouverte de sable. Là où se dressaient les haies pour les sauteurs, on a disposé des bancs de repos: au centre, à l'endroit même où se tenait le jury, s'élève une fontaine monumentale, œuvre du statuaire Cordier. Charles Cordier est cet habile homme qui, le premier a eu l'audace de chercher, de trouver & d'affirmer la beauté plastique dans les races que la fatuité de la race blanche qualifie de races inférieures. Remarquez cependant, si vous daignez vous dégager un instant des préjugés européens, que ces figures de Nubienne, d'Abbyssinienne & de fellah égyptienne ont vraiment un grand caractère. Imaginez ce groupe fondu en bronze clair, à l'ombre d'une immense vasque emplie & débordante du trop plein des eaux jaillissantes; voyez, sous l'azur où s'élancent les minarets blancs & roses des mosquées, la lumière d'Orient traversant, au déclin de la journée, la nappe frangée de la source retombante, embrasant des feux du couchant l'airain animé par la main de l'artiste, & dites si cette fontaine, dont vous ne voyez ici que le modèle de plâtre, ne prendra pas aussitôt à vos yeux une étrange & véritable beauté. Voilà qui est en réalité de l'art décoratif & vivant, je veux dire un art fait pour se mêler heureusement à la vie publique.

Il m'est si rarement accordé de causer avec vous, que je voudrais profiter de l'occasion qui m'est offerte pour tenter de vous réconcilier avec la scul-

ture. On dit, à tort ou à raison, que vous trouvez cette forme d'art trop grave, trop sévère. Rassurez-vous: les torts ne sont point de votre côté, mais le plus souvent du côté des sculpteurs, qui ne comprennent pas toujours le rôle de l'admirable instrument dont ils disposent.

L'art statuaire est l'art décoratif par excellence. Dans le concert de formes & de couleurs que dispose autour de nous le génie de l'homme parant sa demeure & ses jardins, la sculpture fournit la note la plus claire & la plus intelligente. Mêlées dans nos salons aux velours des tentures, aux étoffes luisantes & satinées, aux fleurs des corbeilles, aux toilettes élégantes, les blancheurs du Paros sont une joie pour le regard. Elles luttent avec l'or, avec le cristal des lustres & des glaces; elles opposent à l'éclat scintillant & mouvant des coiffures & des longues robes, au sombre aspect des habits noirs, le noble éclat de leurs contours; elles s'animent aux lumières, contribuent à la vie & au mouvement de nos fêtes, & elles en reçoivent elles-mêmes le mouvement & la vie. C'est la vie encore, une vie plus discrète & plus douce, que le déplacement successif des ombres, au cours de la journée, communique aux bronzes qui se mirent dans l'eau des bassins limpides, aux marbres espacés sous les quinconces des grands parcs, isolés à l'angle en retraite des charmilles.

Pour accuser l'art statuaire de froideur, il faut ne l'avoir point observé dans sa fonction essentielle: la décoration des demeures somptueuses, des théâtres, des monuments publics, des palais, des parcs & des jardins, il faut l'avoir vu seulement dans les galeries de nos expositions, dans les salles basses de nos musées.

Si vous voulez, mesdemoiselles, faire l'éducation



R. 41637

R. 6485

esthétique d'un enfant, vous ne le conduirez donc pas tout d'abord au Louvre & au Salon. Il est nécessaire d'avoir le goût déjà formé, exercé tout au moins pour sentir les délicates jouissances d'une visite dans un musée.

Les musées, les galeries sont à la sculpture ce que les collections étiquetées des cabinets d'histoire naturelle sont à la nature, aux animaux & à l'homme. Ces collections aimées du savant aident au développement de la science, elles n'en donnent pas l'attrait. Pour prendre un sérieux plaisir à l'étude des préparations anatomiques, il est indispensable d'avoir suivi avec intérêt les manifestations les plus complètes de la vie dans les êtres dont les ressorts physiologiques sont ainsi découverts & mis à nu. Dans un ordre d'observations moins arides, il en est de même pour la statuaire. Que ceux qui lui reprochent sa froideur le rendent par la pensée à ses milieux nécessaires, ils lui reconnaîtront plus de chaleur, plus de vie qu'aux autres arts, qu'à la peinture elle-même, grâce à la multiplicité de ses plans, à la richesse, à la variété de ses contours. Malgré l'animation des couleurs, la peinture fixe une fois pour toutes & arrête à jamais la silhouette des personnages qu'elle met en scène. La sculpture, au contraire, n'impose aucune limite au regard qui l'enveloppe à volonté, qui l'envisage sous toutes ses faces. Rien n'entrave la fécondité de ses aspects, sa richesse d'effets, à une condition toutefois, & j'y insiste, c'est qu'elle pourra les déployer dans son cadre essentiel, les opposer aux merveilles de l'industrie décorative à l'intérieur ou les détacher en pleine lumière sur les fonds d'une nature assouplie par l'art aux convenances ornementales.

Ce n'est pas seulement à vous, mesdemoiselles, qui aimez les arts sans les pratiquer, c'est aussi à un grand nombre d'artistes parmi ceux qui ont exposé, que s'adressent les quelques réflexions qui précèdent. La plupart ont une science d'exécution incontestable, & l'Exposition de 1869 révèle une moyenne de talent fort élevée. Peut-être n'abonde-t-elle pas en œuvres de génie; est-il donc si commun? Soyons moins exigeants & sachons rendre justice aux efforts accompagnés de succès dont témoigne le Salon de cette année.

Au premier rang nous placerons, si vous le voulez bien, la figure exquise & d'incomparable beauté, signée du nom de monsieur Cambos. Il a gravé sur le socle les belles paroles de Jésus: «Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre!» Je nommerai ensuite — car le défaut d'espace me force à faire une simple énumération — le *Désespoir*, de monsieur Perrault, une figure du plus beau style académique; le *Narcisse* de monsieur Hiolle; la belle étude & le buste de monsieur Cadé, qu'on a déjà nommé «le Giotto des Vosges»; le *Moine en prières*, grand bas-relief très-original de monsieur Astruc, & un portrait de *Vieillard lisant*, traité avec la minutieuse & naïve précision d'Holbein; de *Braconnier*, de monsieur Gauthier; la *Pénélope*,

de monsieur Taluet; l'*Hébé endormie*, de monsieur Carrier Belleuse; le *Louis XII*, de monsieur Jacquemont; le *Source et le Ruissellet*, de monsieur Chatrouse; le *François 1^{er}*, de monsieur Cavelier; la *Tendresse maternelle*, de monsieur Gruyère; enfin, un pur chef-d'œuvre, le buste en bronze de monsieur Garnier, l'architecte de l'Opéra, par monsieur Carpeaux. Quant à la *Cléopâtre* de monsieur Clésinger, où le marbre disparaît sous la peinture & les émaux, c'est une fantaisie d'orfèvre qui n'a que de bien lointains rapports avec l'art sérieux & grave qui nous occupe en ce moment. Cependant, mesdemoiselles, je vous engage à la voir, parce qu'il en sera beaucoup parlé & bien diversement.

Maintenant montons le grand escalier & pénétrons dans les galeries de peinture.

Nous vous le donnions à entendre tout à l'heure: la moyenne de nos sculpteurs marche d'un pas lourd & monotone vers un but de convention qu'ils confondent sincèrement avec l'idéal. Rien n'égale leur assurance à cet égard. L'idéal, à leurs yeux, est pleinement réalisé par la froide immobilité du modèle d'atelier correctement rendu. Au moins nos peintres, c'est une justice à leur rendre, ne se figurent pas qu'ils ont en main la recette du parfait. Ils savent bien qu'ils n'ont pas tous atteint le but offert à l'ambition des grands artistes, & pour obtenir un résultat à portée de leurs forces, ils déplacent & rapprochent le but. Ils ne sont point aveuglés & voient toutes les difficultés de leur art. Croyez-vous que cela les décourage ou les lasse? Point du tout. Ils n'en sont que plus vaillants. Ils cherchent constamment & se dispersent dans les directions les plus opposées. Cette incertitude amène bien, il est vrai, une sorte de va-et-vient, une diversité d'efforts qui produit une réelle confusion, & c'est cela qui nous préoccupe. Mais c'est aussi cela qui nous rassure & nous intéresse. Car le mouvement & même la confusion, c'est la vie.

Toutefois, je le reconnais (& j'en fais mon deuil assez volontiers), la peinture ne paraît point éprise plus que de raison de cet idéal correct des sculpteurs, ni de l'idéal abstrait & quintessencié que regrettent les faveurs. Elle a, par contre, d'autres ambitions qui ne sont pas trop indignes & méritent quelque considération. Vous savez, mesdemoiselles, qu'il est d'usage aujourd'hui de se lamenter sur la triste situation de l'École française découronnée de ses gloires. Parce que Ingres, Eugène Delacroix, Ary Scheffer, Horace Vernet, Decamps & Paul Delaroche nous ont été enlevés, on rapetisse, autant qu'on peut, les courageux efforts des peintres vivants.

La tendance est mauvaise, elle est injuste. Si le prestige des célébrités disparues ne pesait pas si durement sur nous, on avouerait que bien des œuvres à peine remarquées au Salon de 1869 eussent suffi à fonder la réputation d'un peintre il y a trente ans. Ainsi va le monde: toujours en avant,

toujours en progrès, & de génération en génération, se dépréciant lui-même au profit du passé.

Étant avertis, mesdemoiselles, vous n'hésitez pas à reconnaître, n'est-ce pas? que notre école de paysage, par exemple, soutient la comparaison avec les écoles du Nord les plus illustres. Théodore Rousseau n'est plus, mais il nous reste Corot, si doux, si fuyant; Daubigny, si ferme; le hardi Chintreuil, qui expose son chef-d'œuvre *l'Espace*; le sincère Hanoteau; Harpignies un peu lourd cette année; Nazon, si fin, si prestigieux; César de Cock, le maître des paysages normands; Chenu, Paul Huet, Français, & bien d'autres que je ne puis nommer tous. Mais il en est deux que je veux signaler tout particulièrement à votre attention: un chef-d'œuvre de l'École anglaise préraphaélite, signé Mac Collum (vous le trouverez dans le salon central), & une merveille de finesse d'un inconnu nommé Robinet (vous le trouverez sur la cymaise à sa lettre alphabétique). La nature n'a jamais été interrogée avec plus de passion & d'intelligence que de notre temps, jamais avec un plus vif sentiment de ses beautés multiples & infinies!

Dans la peinture de genre, il est vrai, l'anarchie est au comble. Vous verrez dans cet ordre, à côté des rustiques figures de monsieur Millet, les charmantes compositions de monsieur Toulmouche, dont le très-élégant tableau, intitulé *la Lettre*, a été reproduit tout exprès à votre intention & dont la gravure est jointe à cette livraison. Viendront ensuite, & je cite pêle-mêle, les adorables petits soldats de monsieur Protais, & ceux de monsieur Detaille, & ceux de monsieur de Neuville, d'une allure plus martiale; — puis les délicieuses fantaisies arabes de monsieur Fromentin, & les enchantements de la nature indienne rendus par monsieur de Tournemine; les scènes du Directoire, exprimées par monsieur Patrois, & celles de l'Empire, par monsieur Viger; l'Orient de messieurs Gérôme, Berchère & Fabien Brest; les élégances raffinées de monsieur James Tissot, & les fines fantaisies de messieurs Ern. Hébert, Boulanger, J. Bertrand, Delamarre (le Chinois), Bauderon de Vermeron, Fichel, Lesrel, Hector Leroux, E. Lévy, Plassan, Reynaud, Saintin, Zamacoïs, Tavernier, etc., etc. Toute cette libre fantaisie s'exerçant pleinement est-elle un si grand mal, & ne voyons-nous pas que le talent spirituel, abondant, habile & facile, est précisément à la hauteur de cette peinture, qui n'est en somme que le repos & l'agrément du regard en nos habitations devenues de plus en plus étroites? Les vrais peintres, d'ailleurs, ceux qui sont plus soucieux de l'art que du côté anecdotique de leur sujet, ne font pas défaut à la peinture de genre. Sans rappeler des noms déjà cités & dignes d'estime à ce point de vue, nous pouvons dire que le vingtième siècle trouvera dans nos tableaux de genre des trésors d'observation, des perles dans ce prétendu fûmier que nous foulons d'un pied dédaigneux, les yeux fixés vers je ne sais quel rêve permanent d'art sublime. Le su-

blime ne peut être la monnaie courante ni dans les lettres ni dans les arts.

Pourtant toutes aspirations vers ce qu'on appelle le grand art ne sont point anéanties. *La Divina Tragedia*, de monsieur Chenavard (cet immense rébus), a trouvé des admirateurs. Cette tentative sans doute correspond à certains besoins de l'esprit dans les sociétés cultivées, & si elle ne nous laisse pas une pleine satisfaction, la faute en est sans doute à l'insuffisance de l'artiste, non à la direction qu'il a suivie. En dépit de nos sympathies pour la représentation de la vie moderne trop négligée par les peintres, nous sentons parfaitement que les siècles écoulés appartiennent de droit aux arts du dessin, & de même les conceptions mythologiques & religieuses des anciens âges. Mais il faut, pour les explorer avec succès, autre chose que des recettes d'école: je veux dire une âme libre & haute, une intelligence étendue, ferme, lettrée. Monsieur Chenavard a tout cela. Ce qui lui manque, & c'était non moins indispensable, c'est un talent puissant, souple, fécond, dégagé des entraves scolastiques, habile à varier ses procédés & sachant imprimer à ses créations le caractère de l'esprit moderne.

Aussi, à ce point de vue, je préfère infiniment le *Prométhée* & *l'Enlèvement d'Europe*, par monsieur Gustave Moreau, deux œuvres capitales. Je n'en dirai qu'un mot ici. Il n'y a point là de retour vers le passé; je ne puis voir dans les efforts de monsieur Gustave Moreau, ainsi qu'on l'a dit, le signal d'une renaissance pseudo-classique. J'y vois seulement l'interprétation de l'histoire fabuleuse par un artiste moderne, & malgré l'extrême différence des procédés purement techniques, je reconnais une parenté étroite entre cet artiste & Eugène Delacroix. C'est le même souffle & le même accent, le même coup d'œil jeté sur les âges disparus, la même énergie à s'assimiler les mythes évanouis, ou plutôt à les rajeunir en leur imposant une forme nouvelle, en leur donnant un sens plus large, en les soumettant aux conceptions de l'esprit nouveau. Et pour achever de vous convaincre, mesdemoiselles, je vous engage à aller voir & admirer, dans les salles des dessins, la petite *Pietà* du même peintre; une aquarelle, & l'adorable chef-d'œuvre qu'il a intitulé *le Poète et la Sainte*.

Nous aurions bien des choses à dire, bien des œuvres à signaler, mais l'espace va nous faire défaut. Cependant je ne puis me dispenser de vous citer les noms des artistes qui ont exposé les meilleurs portraits au salon. Le plus remarqué & le plus remarquable est assurément celui de monsieur Carolus Duran, parmi les portraits de femmes. En seconde ligne viennent messieurs Giacomotti, Côt, Cabanel, Quesnet. A la gravure, j'aurais à vous indiquer encore les belles œuvres de messieurs Flameng, Gaillard, Jaquemart; aux émaux & miniatures: celles de madame Parmentier, de monsieur de Courcy; aux dessins: celles de messieurs Bida & Tourny, de madame la baronne

Nathaniel de Rothschild, de mademoiselle Houssay, de messieurs Astruc Chaplin, L. Browne, Berne Bellecour Galbrund, Valerio, Pille, Nibert, Bellel, etc ; mais il nous faut conclure.

Constatons en cette dernière page que la situation générale est bonne & de nature à nous rassurer pleinement contre les assertions des esprits chagrins. Il n'en manque point qui de bonne foi proclament la décadence de l'art français parce qu'il leur arrive de compter au Salon dix, vingt œuvres médiocres pour une œuvre excellente. Ceux-là sont affectés d'une sorte de myopie particulière qui les empêche de voir à distance. Ils ne s'aperçoivent pas que le médiocre retombe dans l'oubli, par son propre poids, aussitôt après la fermeture de l'Exposition, tandis que les beaux ouvrages, dont le nombre augmente chaque année,

s'ajoutent l'un à l'autre & grossissent le glorieux livre d'or de l'École française. Il y a bien encore d'autres alarmistes, moins intéressants, ceux qui obéissent à l'esprit de système; leur jugement en matière d'art est infirmé d'avance. Sans souci de ces lamentations auxquelles l'oreille s'habitue comme à une ritournelle obligée, inscrivons donc parmi les très-bonnes années cette année 1869.

Celui que vous voulez bien accepter pour votre guide habituel au Salon s'est aujourd'hui laissé aller à des considérations générales peut-être un peu arides. De temps en temps il est bon de revenir sur les questions de principes; vous lui pardonnerez donc, mesdemoiselles, en raison de l'usage familial: « Une fois n'est pas coutume. »

ERNEST CHESNEAU.

BIBLIOGRAPHIE

IERMOLA

Traduit du polonais

PAR MADAME ÉTIENNE MARCEL

Un des auteurs les plus distingués de la Pologne, Kralewski, a voulu, dans ce récit, peindre les mœurs d'un petit coin de terre oublié, la Polésie wolhynienne, contrée reculée, presque perdue, où se conservent à peu près les coutumes des anciens âges, la probité, la simplicité antiques, l'innocence & la pauvreté. La fable qu'il a imaginée est simple & touchante, & prouve qu'on peut plaire sans grands événements & intéresser sans grandes passions. Je me trompe : une passion domine le livre, l'amour paternel, éclos tardivement dans le cœur d'un pauvre vieillard, qui a trouvé à sa porte un enfant nouveau-né, qui l'a adopté, élevé, aimé, & à qui l'amour inspire un héroïque dévouement. « On avait toujours considéré Iermola (c'est le nom du vieillard) comme l'un des êtres les plus nuls & les plus insignifiants qu'il y eût au monde : silencieux, humble, timide & indolent; on s'était accoutumé à le voir, tous les jours, à la même heure, aux environs du cabaret en ruines, & à entendre les mêmes paroles de salutations répétées par lui tous

les jours. Toujours la tête basse & les épaules courbées, fixant les yeux à terre & s'appuyant sur un bâton, tantôt il se dirigeait vers la rivière, tantôt vers le *dwor*; il ramassait des herbes, des brindilles de fagots, cultivait dans son jardin un peu de tabac & des légumes; dans les beaux soirs d'été, il récitait son chapelet en se tenant sur le seuil, & parfois laissait passer plusieurs mois sans paraître au village. Jamais il ne mettait le pied au cabaret, il ne se montrait point aux noces, aux enterrements & aux baptêmes, & lorsqu'il y venait, parce qu'on l'y avait invité, il n'y faisait qu'une courte apparition, & se hâtait de rentrer dans son trou, où il se blottissait & se laissait oublier. »

L'amour passionné pour son enfant adoptif métamorphose ce pauvre homme, ou, pour parler plus juste, l'amour développe chez lui les rares qualités d'intelligence & d'abnégation déposées au fond de son cœur, comme la perle au fond de l'Océan. Il élève l'enfant, il apprend à lire pour que l'enfant soit instruit; il apprend un état pour que l'enfant puisse gagner sa vie; les détails de cette éducation en partie double, reçue par le vieillard, communiquée à l'orphelin, sont racontés avec une simplicité touchante, à laquelle la bizarrerie des mœurs de cette contrée lointaine donne du piquant. Rien n'est plus heureux que ces deux pauvres êtres qui s'aiment, se soutiennent et s'appuient l'un sur l'autre; mais ce bonheur n'a que la durée

des choses de la terre : le père & la mère de l'orphelin le réclament ; ils sont riches, ils l'emmènent dans leur château, ils le comblent de bien-être & de caresses, mais l'enfant ne peut oublier son père nourricier, & celui-ci erre, inconsolable, autour de la prison dorée où l'on retient son fils. Le dénouement est triste, & ne laisse pas une bonne impression dans l'âme ; c'est le seul reproche qu'on puisse adresser à l'auteur de ce livre charmant ; il dira qu'il a obéi à la loi des caractères en ne permettant pas que le vieil Iermola & son fils puissent vivre séparés l'un de l'autre ; peut-être pour l'agrément du lecteur, eût-il été bon d'y déroger & de rapprocher tous les personnages du livre dans un sentiment réciproque de reconnaissance & de tendresse (1).

UNE VIE ORAGEUSE

PAR LADY GEORGIANA FULLERTON

Traduit par M. René de Maricourt.

Cette vie, qui ne fut, en effet, qu'une longue tempête, est celle de Marguerite d'Anjou, la Marie-Antoinette du quinzième siècle, qui, semblable à l'infortunée reine de France, comblée de tous les dons, belle, aimable, courageuse, dévouée, fut, dès l'aurore de son règne, entourée d'ennemis cachés, trouva dans sa propre famille les rivaux les plus dangereux du trône, se vit calomniée, insultée, avilie, détrônée enfin, & ne vécut que pour assister à la fin sanglante de son mari & de son fils, & au supplice de tous ses amis. Et je crois que si l'on pouvait peser dans une balance les destinées des reines charmantes & misérables, Marguerite d'Anjou l'emporterait par le trésor des humiliations & des douleurs, même sur Marie Stuart, sur Marie-Henriette de France & sur Marie-Antoinette.

Lady Fullerton a consacré à cette dramatique histoire tout son talent si original, si profond & si vrai. Son livre ne ressemble pas aux romans historiques ; il n'a ni nœud, ni intrigue, ni amour, ce n'est pas non plus de l'histoire-bataille, quoique les combats abondent dans la vie de Henri VI ; elle a simplement écrit le récit, tracé par une dame d'honneur de la reine, de la vie de Marguerite, depuis sa brillante enfance à la cour du bon roi René, jusqu'à sa mort, ou plutôt sa délivrance. J'ai lu ce livre, & quoique cette partie de l'histoire d'Angleterre soit bien con-

(1) Un volume, chez Putois-Cretté, 13, rue de l'Abbaye-Saint-Germain. Paris, prix : 2 francs.

nue, je ne saurais dire avec quel vif & douloureux intérêt j'ai parcouru ces pages, où l'on trouve tout ce qu'on peut désirer dans un livre de l'ordre moral le plus élevé : des tableaux historiques pleins de vigueur, une connaissance admirable des mœurs, des figures du passé, une érudition solide revêtue de la plus noble poésie, des caractères peints avec autant de délicatesse que de force, une haute pensée religieuse se dégageant de ce conflit des passions humaines & montrant le vrai but à ceux qu'étonnent parfois les dispositions de la Providence, austère ici-bas envers ses élus. Tous les grands noms, tous les caractères originaux, mêlés à la carrière agitée de Marguerite d'Anjou, vivent dans ces pages ; on y trouve la grâce chevaleresque du bon roi René, la vertu de ses deux femmes, Isabelle de Lorraine & Jeanne de Laval, toutes deux si dévouées à leur mari, la bonté de Charles VII & l'esprit cauteleux de Louis XI, l'ardeur belliqueuse & la générosité du comte de Charolais, Charles le Téméraire, le zèle de Pierre d'Aubusson, le futur grand maître de Rhodes, la sainteté de Françoise d'Amboise, la mort tragique de son beau-frère, Gilles de Bretagne ; la piété, la douceur, la clémence du malheureux époux de Marguerite, Henri VI, la grandeur magnanime du cardinal de Beaufort, les ruses du duc d'York, l'ambition & les caprices de Warwick, le *faiseur de rois*, la noire méchanceté du duc de Gloucester, la coquetterie de lady Gray, mère des enfants d'Édouard ; tous ces personnages que l'histoire, que les drames historiques de Shakespeare nous ont fait connaître, ont leur place dans le beau travail de lady Fullerton, & sont marqués chacun d'un trait éclatant, touchant & fin. Le caractère de Marguerite d'Anjou a été l'objet d'une étude particulière, ce caractère noble, généreux, mais impérieux, hautain, capable de beaucoup d'amour, mais aussi de beaucoup de haine, & dont l'analyse & les résultats font songer à ce mot si profond : Dans nos malheurs, il en est bien peu dont nous ne devions demander pardon à Dieu. Il en fut ainsi pour Marguerite d'Anjou, & lady Fullerton le fait comprendre.

Nous croyons que ce livre sérieux & charmant plaira à nos lectrices ; nous le leur recommandons avec une entière confiance, ainsi que tous les ouvrages sortis de la plume brillante & pieuse de lady Fullerton : *l'Oiseau du bon Dieu* & le *Manoir de Grantley* sont au nombre des romans remarquables de notre époque ; la *Vie de sainte Françoise*, *Une Vie orageuse*, *Laurentia*, *la Comtesse de Bonneval*, prouvent la souplesse de ce beau talent, tout appliqué aux meilleures doctrines (1).

(1) Deux volumes, prix : 4 fr., à Tournai, chez Casterman ; à Paris, chez Laroche, rue Bonaparte, 66.

LA

DEMOISELLE DE COMPAGNIE

(SUITE)

II

Lorsque Roseline se réveilla le lendemain matin dans une belle chambre ornée d'arabesques, où d'épais rideaux de damas bleu de ciel ne laissaient pénétrer qu'un jour adouci, propre à favoriser le sommeil, elle demeura quelques secondes sans pouvoir se rendre compte du lieu où elle était & des circonstances qui l'y avaient amenée. Puis elle jeta un regard de curiosité un peu dédaigneuse sur ce luxe oriental, dont elle était entourée, & qui ressemblait si peu à celui de sa chambre de Marseille; sur cette pièce, plus longue que large, sur ces bahuts incrustés de nacre; se levant ensuite prestement, elle courut se mirer en bonnet de nuit dans les glaces de Venise, qui, placées en face l'une de l'autre, multipliaient à l'infini son visage mutin.

Au même instant la portière s'agita, & mademoiselle Duménil pénétra dans la chambre, son chapeau sur la tête & son châle sur les épaules.

« Avez-vous bien reposé, chère enfant? dit-elle de sa douce voix.

— Bon Dieu! où allez-vous de si grand matin? s'écria la jeune fille sans répondre à la question qui lui était adressée.

— Je ne vais pas, je reviens, reprit la demoiselle de compagnie, j'ai été entendre la messe à l'église des Capucins.

— Ah! il y a ici une église des Capucins? dit Roseline avec distraction, tout en procédant à sa toilette.

— Il y a encore celle des Récollets & deux autres hors de la ville, Sainte-Marie à Bournabat & Saint-Jean-Baptiste à Boudja, sans compter six églises de couvent ouvertes au public; il y a aussi un archevêque, qui porte le titre de vicaire apostolique de l'Asie Mineure.

— En vérité! j'en suis ravie! ce titre de vicaire apostolique me donne surtout bien de la joie, dit Roseline de ce ton moqueur qu'elle prenait volontiers. Comment avez-vous fait pour être si bien instruite, mademoiselle?

— C'est à monsieur votre cousin que je dois cette science, répondit mademoiselle Duménil en rougissant légèrement & d'un ton sérieux qui ne se prêtait point à la plaisanterie, mais qui n'accusait aucune aigreur; je l'ai rencontré ce matin, comme il venait savoir de vos nouvelles.

— Puisque vous l'avez déjà revu, vous allez me dire comment vous le trouvez, ce phénix des cousins, que mon père a formé le beau projet de me donner pour mari, je pense?

— Je ne sais pas quelles sont les intentions de monsieur votre père, répondit Éléonore tout en aidant la jeune fille à s'habiller, mais je trouve monsieur de Pierrefix fort distingué, fort instruit, & je le crois loyal & bon.

— Voilà un panégyrique superbe; malheureusement ce grand homme a un grand défaut, un défaut qui m'a choqué à première vue, il met mal sa cravate, ma chère. »

La demoiselle de compagnie ne put s'empêcher de sourire.

« Si ce n'est que cela, dit-elle, le bonheur d'une femme ne saurait en être compromis.

— Le mien en souffrirait étrangement, j'en suis sûre, mais ce n'est pas tout encore, hier il portait des gants en fil d'écosse! puis un chapeau!... Avez-vous remarqué son chapeau?

— Pas le moins du monde.

— Mais vous ne voyez donc rien, ma pauvre amie, un chapeau du temps du roi Dagobert, s'il ne remonte pas plus loin encore; je ne serais pas étonnée que ce vénérable chapeau eût coiffé jadis quelque Grec célèbre, le prudent Ulysse ou le sage Nestor.

— C'est donc un casque antique? dit en riant Éléonore.

— C'est plutôt un parasol, tant il a de grandes ailes.

— Petite folle! n'avez-vous donc pas compris que monsieur de Pierrefix, faisant une excursion scientifique dans des régions brûlantes, a dû chercher plutôt à se garantir de l'ardeur du soleil qu'à copier un journal de modes.

— Bravo! ma chère, j'aime à voir comme vous

prenez sa défense, & je le lui dirai tout à l'heure. »
L'arrivée subite du vicomte mit fin à cette conversation.

« Il est onze heures passées, & tu n'es pas prête encore, Roseline, dit-il d'un ton de reproche.

— Ne vous fâchez pas, petit père, répondit l'étourdie en lui offrant son front à baiser, c'est l'affaire d'une minute, j'étais si fatiguée du voyage ! dame ! il y a dix nuits que je n'avais dormi sur la terre ferme.

— Elle a, ma foi, raison, dit le vicomte en l'examinant de la tête aux pieds avec un sourire plein d'indulgence ; mais te voilà tout à fait reposée & aussi fraîche qu'au moment de notre départ, si ce n'est plus encore ; descendons bien vite, mignonne, & sois gentille avec ton cousin. »

Roseline fit une petite moue dont mademoiselle Duménil comprit seule la signification, puis elle descendit l'escalier en courant.

Gaston était dans la cour, debout près de la fontaine ; il salua sa cousine avec amitié, & lui offrit le bras pour passer dans la salle à manger.

« J'ai voulu vous donner un échantillon du savoir-faire d'un cuisinier smyrniote, dit-il à ses convives en leur offrant une volaille désossée & farcie de pistaches, de petits morceaux de mouton roulés & rôtis sur des brochettes, des concombres nageant dans l'huile, des viandes hachées, assaisonnées de pommes d'amour, de poivre & d'ail, & enfin un pilon monstrueux, décoré de poivre & de piment ; vous habituerez-vous à cet ordinaire, ma cousine ?

— Franchement, rien de cela ne me paraît valoir les poulardes du Mans, les pâtés de Strasbourg ou même la bouillabaisse provençale, répondit Roseline en mordant à belles dents dans une aile de poulet aux pistaches ; mais si l'on dînaient ici comme en France, & si Smyrne ressemblait de tout point à Paris ou à Marseille, où serait le plaisir de voyager, & qu'aurais-je à raconter à mes amies de pension ?

— Hein ! quel heureux caractère, dit à demi-voix le vicomte à son neveu, c'est une charmante fille que ta cousine. »

Roseline fut charmante en effet ; elle était en belle humeur, elle causa beaucoup pendant le déjeuner, railla agréablement son cousin sur son amour des voyages, sur son goût pour les antiquités, sur sa réputation de savant & de philosophe, mais sans sortir des bornes d'une douce plaisanterie ; peut-être une mère de famille l'eût-elle préférée plus modeste ; cependant Gaston ne fit point cette réflexion, il se trouvait sous le charme de cette voix argentine, de cette verve inarrissable, de ce babil un peu vide, mais étincelant comme un feu d'artifice ; le vicomte était ravi, il admirait Roseline avec un tel aveuglement d'amour paternel, qu'il voyait en elle la huitième merveille du monde, & que nulle autre jeune fille ne lui paraissait aussi aimable & aussi digne de fixer le cœur d'un honnête homme.

Quant à la demoiselle de compagnie, elle se retranchait dans un modeste silence, renfermant en elle-même ses pensées, oubliée de tous & ne cherchant nullement à attirer l'attention.

« J'espère, mon cousin, dit Roseline, que vous allez nous montrer les curiosités d'un pays que vous devez connaître à merveille, puisque c'est la troisième fois que vous y séjournez, dit-on.

— J'allais vous le proposer, répondit le jeune homme.

— Alors je cours mettre mon chapeau.

— Pour moi, je dois avant tout m'occuper de mes affaires, dit le vicomte, mais mademoiselle Duménil vous accompagnera, mes enfants. »

Un instant après, les trois voyageurs parcouraient gaiement les rues étroites & montueuses de la plus commerçante des cités de l'Asie Mineure ; s'arrêtant devant les bazars où les marchands juifs, turcs, grecs ou arméniens étalaient leurs bijoux, ornés de perles & de corail, leurs riches tissus d'or & d'argent, presque tous fabriqués en Europe, leurs étoffes de soie bariolées des plus vives couleurs. Roseline fit plusieurs emplettes d'objets de toilette & de choses rares & curieuses, dont elle désirait orner à Marseille les étagères du salon. Éléonore n'acheta qu'un tout petit fichu de soie rayée, qu'elle destinait à une de ses amies. Souvent, au milieu de leur promenade, les deux Françaises étaient obligées d'entrer dans une boutique pour laisser passer des chameaux, dont la charge, effleurant à la fois les murs des deux côtés de la rue, suffisait à l'obstruer tout entière. Roseline riait alors aux éclats, ou se plaignait avec impatience, suivant l'humeur du moment ; elle s'amusait cependant beaucoup à regarder ces types étranges d'hommes de races diverses, dont les costumes pittoresques, toujours amples de formes & riches de couleur, contrastaient bizarrement avec les habits sombres & étriqués des Européens ; & à voir passer ces femmes vêtues de longs burnous blancs & le visage voilé d'une gaze de couleur foncée, qui se glissaient, comme des ombres, le long des murs.

« Quelle est donc maintenant la population de Smyrne ? demanda timidement mademoiselle Duménil.

— On y compte environ cent quarante mille âmes, dit Gaston. Vous savez, mesdemoiselles, que cette ancienne capitale de l'Ionie passait déjà pour la plus belle ville de l'Orient, lorsque, renversée en 177 par un tremblement de terre, elle fut rebâtie par Marc-Aurèle.

— Moi, je ne sais rien de tout cela, & je m'en soucie fort peu, dit Roseline en regardant un petit âne orné de pompons & de franges de toutes couleurs, qui s'avancait lentement sur la route, donnant le pas à une longue file de chameaux, attachés par une corde à la queue l'un de l'autre, & faisant résonner en marchant les nombreuses clochettes qu'ils portaient autour du cou. De l'autre côté de la caravane deux créatures humaines, dont

le profil & les formes inégales se découpaient en silhouette sur le bleu pur du firmament semblaient en contemplation devant ce spectacle.

— Ne reconnaissez-vous pas notre poète & son respectable professeur ? dit Roseline à sa compagne, le vieux avec son gros ventre, l'autre avec son visage joufflu, & à qui il me semble toujours que je vais voir pousser deux petites ailes, comme celles des anges bouffis, peints sur les murs de la paroisse. Dès que ces mélancoliques chameaux bossus qui obstruent le passage auront fini leur procession, je ferai signe à monsieur d'Estormel de venir nous rejoindre.

— Oh ! non pas, s'il vous plaît, dit la demoiselle de compagnie.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que vous connaissez à peine ce jeune homme, & qu'il ne serait pas convenable de l'appeler ainsi.

— Je me moque bien des convenances, dit Roseline d'un ton mutin ; monsieur d'Estormel m'amuse, & cela me suffit. »

Cependant les deux étrangers allaient par une autre route, désespérant sans doute de voir s'écouler de longtemps la longue caravane.

« Allons ! les voilà qui nous tournent le dos maintenant ; adieu le poète, je n'aurai pas de poète ce soir ; c'est contrariant, car il est gentil & il m'amuse, lui, il me fait rire, il me dit des choses agréables, au lieu de raconter de vieilles histoires à dormir debout. »

Il parut à mademoiselle Duménil que Gaston était mortifié de cette boutade.

« Monsieur, se hâta-t-elle de lui dire pour détourner son attention, qu'est-ce donc que ces étranges maisons de bois que j'aperçois là-bas sur les hauteurs, & dont les galeries effondrées, les grillages à moitié abattus se mêlent si pittoresquement à la verdure des grands arbres des beaux jardins qui les entourent ? »

— C'est le quartier turc, le plus calme & le plus silencieux de la ville, comme le quartier juif en paraît le plus sale & le plus misérable, celui des Grecs le mieux tenu, mais aussi le plus bruyant, le plus fertile en rixes & en querelles, tandis que le quartier franc, que nous avons traversé, accapare le commerce & l'industrie, puisqu'on y trouve un grand nombre d'épiciers, de coiffeurs, des marchands de nouveautés & même des libraires.

— Il me semble que les Turcs ont choisi la meilleure part, dit Éléonore.

— Si cela peut vous être agréable, mesdemoiselles, reprit Gaston, nous visiterons un autre jour les charmantes villas de Bournabat & les écoles de ces bonnes religieuses qui renoncent à leur famille, à leur patrie, à toutes les joies de ce monde pour porter, partout où on leur permet de s'établir, les lumières de la foi & les consolations de la charité. Pour le moment promenons-nous sur les bords du Mèlès, ce fleuve fameux dans les temps anciens.

— Et qui, si je ne me trompe, valut à Homère le surnom de Mélésgène, dit Éléonore.

— Oui, répondit Gaston, pour qui la conversation de la demoiselle de compagnie avait de l'intérêt ; Smyrne est l'une des sept villes qui se sont disputé l'honneur d'avoir vu naître le plus grand poète de l'antiquité, & je lui donne volontiers gain de cause, ajouta-t-il en souriant.

— Vraiment, mon cousin, les Smyrniotes doivent vous en être bien reconnaissants, dit Roseline d'un ton moqueur. »

Arrivés à l'extrémité orientale de la ville, ils s'assirent, à l'ombre de grands platanes, près du pont jeté sur le fleuve, où débouchent les nombreuses caravanes qui arrivent de toutes les parties de l'Asie pour gagner l'intérieur des terres ; Roseline se plaignait de la fatigue, Gaston courut au café voisin pour faire apporter des rafraîchissements, tandis que mademoiselle Duménil, tirant de sa poche un petit album, se mit à dessiner le magnifique panorama qui s'offrait à ses regards : sur le premier plan le pont des caravanes, derrière lequel s'élevaient, semblables à des pyramides de verdure, les sombres cyprès d'un cimetière turc ; puis le bâtiment de la douane, à la porte duquel un Albanais de la police, revêtu de son pittoresque costume, portant à sa ceinture un yatagan & plusieurs pistolets, fumait gravement son chibouk ; et plus loin, sur le bord de la rivière, un chameau, chargé de marchandises, se désaltérait en allongeant le cou, tandis que ses compagnons demeureraient agenouillés sur le sable.

« Voilà qui me paraît très-vite et très-joliment esquissé, dit Gaston, lorsqu'il fut de retour ; voulez-vous me permettre, mademoiselle, de regarder ce dessin de plus près ? »

— Il n'en vaut guère la peine, monsieur, répondit Éléonore en lui tendant son album ; mais j'éprouve une grande jouissance à conserver ainsi le souvenir des lieux que j'ai parcourus.

— Vous avez là un véritable talent, reprit le jeune homme lorsqu'il eut longuement examiné l'esquisse, je crois m'y connaître un peu, & je trouve ce dessin fort remarquable. »

Mademoiselle Duménil rougit légèrement, & Gaston, comme s'il la voyait pour la première fois, fut très-surpris de la trouver jolie, non de cette fraîcheur éclatante qui éblouit au premier coup d'œil, mais de cette beauté immatérielle qui reflète une âme noble & pure. Elle ne paraissait pas âgée de plus de vingt-sept ans ; sa physionomie, douce et intelligente, avait cette sérénité aimable qui attire & repose les cœurs. Ses grands yeux bleus étaient transparents comme les eaux d'un lac limpide, & ses cheveux châtain clair, déjà mêlés de quelques filets d'argent, encadraient harmonieusement sa figure. C'étaient sans doute ces cheveux, blanchis avant le temps, qui la faisaient au premier coup d'œil paraître plus âgée qu'elle ne l'était en effet ; son costume n'était pas non plus de nature à mettre en relief ses avantages

naturels; elle portait ce jour-là sa robe de voyage, une ample robe brune d'étoffe assez grossière, avec un manteau pareil, puis un chapeau de paille sans autre ornement qu'un voile de dentelle noire; mais, quelque peu élégant que fût ce négligé, celle qui le portait parut charmante au jeune savant.

« Et vous, ma cousine, n'avez-vous pas aussi votre album? demanda-t-il à Roseline qui avait l'air triste & ennuyé.

— A quoi bon? dit-elle; je ne sais pas même tenir un crayon.

— Vous exagérez, ma chère, dit mademoiselle Duménil, vous aviez commencé à prendre des leçons, & vous réussiriez très-bien si vous le vouliez.

— Oui, mais je ne le veux pas.

— Et pourquoi cela, cousine?

— Parce que le plaisir que j'éprouverais peut-être à barbouiller par-ci par-là quelques grotesques bonshommes ne vaudrait pas la peine que je prendrais pour acquérir ce beau talent.

— Voilà une confession de paresse franchement formulée, dit en souriant Gaston, à moins qu'on ne l'appelle de la philosophie.

— Appelez-la comme vous le voudrez, cousin.

— Roseline est trop jeune encore, dit mademoiselle Duménil, pour que l'expérience lui ait appris que tout travail porte en lui-même sa récompense.

— Elle devrait vous croire sur parole, » répondit gravement Gaston.

La conversation roula ensuite sur des sujets intéressants & sérieux, mais Roseline n'y prit aucune part. En arrivant au logis, mécontente, sans savoir pourquoi, d'elle-même & de ses compagnons, elle courut dans sa chambre & s'y enferma à double tour, prit un livre ouvert sur la table & le laissa presque aussitôt, arrangea ses cheveux devant la glace, & finit par se laisser tomber sur le divan, en se disant avec dépit que Gaston était un pédant, sa demoiselle de compagnie une sottise, & la ville de Smyrne le séjour le plus ennuyeux qu'il fût possible d'imaginer.

Pendant ce temps Éléonore, habituée à de pareils caprices & prévoyant quelques instants de liberté, en profitait pour écrire à sa meilleure amie.

« Ma chère Anaïs,

» Cesse de me plaindre & de me supposer un mérite que je n'ai pas; mon sort n'est point aussi malheureux que tu te le figures. Il est vrai que j'ai eu quelque peine à m'habituer à ma nouvelle existence, & que mon orgueil se révoltait à la pensée d'être la demoiselle de compagnie, tranchons le mot, la première servante de ma petite cousine, Roseline de Mérial; j'ai surtout beaucoup souffert des soupçons de Manette, la femme de charge, & de tous les vilains propos qu'elle a débités sur mon compte, & qui sont venus jusqu'à toi; mais Dieu a permis que cet orage s'apaisât

dans mon cœur & que le feu des révoltes intérieures s'éteignît dans mes larmes; le mauvais vouloir de cette pauvre Manette s'est aussi dissipé peu à peu, comme ces indispositions passagères qui s'en vont d'elles-mêmes & sans le secours d'aucun remède. Tu as été bien surprise, dis-tu, en apprenant que, pouvant choisir entre plusieurs positions convenables, j'ai préféré la moins avantageuse de toutes, celle qui présentait le plus d'obstacles & le moins de profit; tu le seras bien davantage encore quand tu sauras que, grâce à un petit héritage, qui m'est tombé du ciel, je puis maintenant me passer de travailler pour vivre; c'est un mystère dont je te dois l'explication, à toi, ma meilleure amie, ma sœur, je pourrais dire. Tu connais ma triste histoire, les malheurs qui ont accablé ma famille, la mort de mon père, la perte de notre fortune. Nous aurions été réduites à l'indigence, si une parente éloignée n'était venue à notre secours; grâce aux bontés de ma chère tante d'Élambert, je pus continuer à recevoir au couvent l'éducation qui me permit plus tard d'assurer l'existence de ma mère. Quelle reconnaissance ne lui devais-je pas pour un si grand bienfait? L'occasion d'acquitter cette dette sacrée s'est offerte tout à coup, & je l'ai saisie, comme tu l'aurais fait toi-même à ma place; tu vas voir comment cela est arrivé.

» Ma pauvre mère était depuis longtemps souffrante & il y avait près d'un mois déjà qu'elle ne quittait plus son appartement, lorsque ma tante, la sachant malade, vint tout exprès de Tours pour la revoir encore. Elle me trouva fort triste; elle avait aussi bien du chagrin, elle se tourmentait au sujet de sa petite fille Roseline, qui, gâtée par son père & retirée de pension à l'âge de seize ans, ne voulait point souffrir d'institutrice auprès d'elle; tout ce qu'on racontait des caprices & des excentricités de cette jeune fille la faisait trembler pour sa réputation; mais, brouillée depuis longtemps avec son gendre, elle n'osait hasarder des conseils qui eussent été sans doute mal accueillis.

Peu de temps après, un cousin que je n'avais jamais vu, mourut sans avoir fait de dispositions testamentaires, & notre part dans son héritage s'élevait à quarante mille francs environ. Cet événement imprévu adoucit les derniers instants de ma pauvre mère, elle me laissait à l'abri du besoin. Je ne te dirai point les déchirements de mon âme dans cet affreux instant de la séparation dernière; plus deux pauvres créatures ont été seules & délaissées sur la terre, plus elles ont souffert ensemble & plus est étroit le nœud qui les unit.

Après que ma première douleur se fut un peu calmée, je songeai à mettre ordre à mes affaires, & me trouvant assez riche désormais, je réglais déjà dans mon imagination la vie modeste, mais indépendante & paisible que j'avais si souvent rêvée dans mes jours de pénibles labeurs, lorsqu'une lettre de ma tante d'Élambert vint souffler sur ces

fragiles châteaux de carte, que j'élevais avec trop d'attachement sans doute. Plus triste, plus désolée que jamais, elle me rappelait dans cette lettre toutes ses inquiétudes maternelles au sujet de Roseline.

» — Si je connaissais, me disait-elle, une personne assez habile, assez dévouée, assez modeste en même temps pour remplir auprès de ma petite fille le rôle de mentor, tout en ne s'offrant à elle que sous l'humble titre de demoiselle de compagnie, le seul qui ait chance d'être agréé par Roseline, je bénirais le ciel de m'envoyer cette planche de salut; mais où trouver ce rare trésor? où rencontrer ce phénix? Vous seule, ma chère enfant, seriez capable de remplir une tâche si difficile; cependant comment oserais-je vous la proposer?

» Je compris que le doigt de Dieu était là, puisqu'au moment même où je méditais de m'abandonner, trop jeune encore, aux douceurs du repos, il me fournissait le moyen d'utiliser ma vie, tout en acquittant ma dette de reconnaissance, & ma résolution fut prise à l'instant même. Comme la fille de Jephté, je pleurai pendant trois jours mes illusions détruites, mes rêves de liberté évanouis, puis je quittai la petite maison où ma mère avait vécu, où je lui avais fermé les yeux, & j'allai porter de vive voix à ma tante d'Élambert mon acquiescement à ses projets; je ne lui dis point le changement qui s'était opéré dans ma fortune, il aurait grossi à ses yeux ce qu'elle appelle mon sacrifice, mais je lui demandai ses instructions, & je pris de concert avec elle les mesures nécessaires pour faire réussir nos projets. Tu sais à peu près le reste, Anaïs; ma tâche serait douce, si elle était couronnée de succès; car Roseline a pour moi quelque affection; ce n'est point une folle & méchante créature, comme on te l'a dit bien à tort, c'est simplement une enfant gâtée, ne connaissant ni frein ni obstacle, avide de louanges, de fêtes, de bals, de spectacles, & livrée à toutes les petites vanités qui fascinent les âmes frivoles; cependant son esprit est vif & agréable; son cœur, naturellement bon, la porte à faire le bien toutes les fois qu'il ne faut sacrifier pour l'accomplir ni son repos ni ses plaisirs; il aurait suffi d'une instruction solide, d'une éducation chrétienne pour développer son intelligence, adoucir son humeur, réprimer ses caprices; mais la pauvre enfant ne connaît de la piété que ces apparences superficielles, dont une jeune fille ne saurait s'affranchir, sans courir le risque de se faire montrer au doigt; sa

dévotion n'est pas une sève généreuse qui féconde la vie, c'est plutôt une parure que l'on porte en public & que l'on rejette lorsqu'elle gêne. Il ne serait pas trop tard, sans doute, pour qu'elle apprît à marcher dans une voie meilleure, pour qu'elle reconnût l'autorité du devoir, la sainte loi du sacrifice & du dévouement, & pour qu'elle mît au service de la religion les dons aimables qu'elle a reçus du ciel.

Je voudrais pouvoir, aux dépens de mon repos, lui montrer cette lumière de la vérité qui illumine la vie, qui donne à l'âme fidèle la résignation dans la souffrance, la force dans le péril; je sens quelquefois en mon cœur comme une inspiration d'en haut, qui me recommande d'imprimer le mouvement à cette âme inerte pour les choses du ciel, de faire jaillir l'eau vive de la grâce de ce rocher stérile; mais que suis-je moi-même? une pauvre créature qui ne sait comment s'y prendre pour accomplir le bien qu'elle médite! Il me faut agir avec toute sorte de réserve & de prudence pour me maintenir dans les bonnes grâces du père & de la fille, autrement je serais renvoyée comme une mecenaire & je manquerais le but que je me propose; je me contente donc d'empêcher tout le mal que je puis empêcher & de jeter à l'occasion dans ce terrain en friche quelques bonnes semences qui germeront plus tard, avec la grâce d'en haut. Quant au voyage même, que tu redoutais pour ma santé, il est au contraire pour moi une source de jouissances infinies; je t'en écrirai les détails, puisque tu le désires.

» Nous avons trouvé en débarquant à Smyrne un neveu de monsieur de Mérial, qui, ayant déjà fait plusieurs voyages en Orient, & connaissant fort bien le pays, nous met au courant de ses usages. C'est un jeune homme fort distingué, dont le savoir est égal à l'obligeance. Roseline prétend que son père le lui destine pour mari; je désire de tout mon cœur que ce projet se réalise, il aurait certainement l'approbation de ma tante d'Élambert, & il assurerait le bonheur de sa petite fille. Je vais voir ce que fait cette chère enfant, qui pourrait bien s'ennuyer toute seule pendant que je me livre au plaisir de causer avec toi. — Adieu donc, ma chérie, je t'embrasse comme je t'aime, de tout mon cœur. Demain, si j'en ai le temps, je commencerai pour toi, pour toi seule, entends-tu? le journal que tu me demandes. »

COMTESSE DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain Numéro.)



LE

CHATEAU DES NEIGES

Le temps était clair & froid, le ciel d'un bleu pâle, la terre couverte d'une neige abondante qu'aucun pied humain n'avait foulée. On ne distinguait ni routes ni sentiers, mais seulement des poteaux placés là exprès pour indiquer le chemin aux voyageurs. Les arbres des vergers, les buissons, les halliers, couverts de givre, ressemblaient à d'immenses bouquets de filigrane, & dans les grands bois, la neige durcie formait un dôme continu à la cime des sapins, immobiles, inclinés, pareils aux arceaux brillants de quelque édifice féerique.

Au milieu de cette plaine silencieuse s'élevait une maison isolée, triste comme le nom qu'on lui donnait, on l'appelait le Château des Neiges. Nul bruit, nul son de voix ne s'échappait de ce logis. Il n'était point inhabité pourtant, de longues spirales de fumée flottaient sur le toit, & dans un petit salon bien clos, deux personnes étaient assises, un vieillard qui tisonnait & une jeune fille qui regardait passer les nuages, les aigles & les corbeaux, c'est-à-dire tout ce qui se mouvait dans cette campagne immobile, où les cascades semblaient pétrifiées, où l'eau des sources même ne pouvait plus s'écouler.

Le vieillard, assis au coin du foyer, avait un air sombre, chagrin, un visage sévère, des traits altérés par l'ennui, la souffrance ou la mauvaise humeur. A première vue & avant d'avoir remarqué le ruban rouge qui s'épanouissait à la boutonnière de sa pelisse fourrée, on devinait qu'il avait été militaire. Il se tenait immobile, la tête haute, le corps très-droit, tout d'une pièce. Tout d'une pièce aussi était son caractère.

La jeune fille était charmante, blonde avec un teint aussi éblouissant que cette neige sur laquelle le soleil jetait des teintes rosées. Elle tenait à la main une lettre qu'elle froissait. Sa robe brune, d'une étoffe de laine épaisse & dure, le vêtement bordé de fourrure qui avait glissé à ses

pieds, & la petite toque d'astrakan posée sur ses cheveux blonds, semblaient indiquer qu'elle se disposait à faire une promenade dans la campagne.

« Madeleine, lui dit le vieillard d'une voix sèche & brève, vous vous êtes alarmée trop promptement; je ne souffre plus, je n'ai à redouter aucune attaque de goutte, du moins pour aujourd'hui; nous pouvons sortir à présent. Sonnez et faites apprêter le traîneau.

— Oui, mon oncle, si vous le désirez, si cela vous est vraiment agréable, dit la jeune fille qui se leva toute souriante. »

Le vieux militaire hocha la tête.

« Ma chère amie, dit-il, dans ma position, rien ne saurait m'être vraiment agréable, & je n'éprouve point le désir de courir dans la neige. C'est pour vous.

— Alors nous n'irons pas, interrompit vivement Madeleine; cette promenade ne me causerait aucun plaisir, du moment qu'elle ne vous plaît point.

— Je savais que vous répondriez ainsi, s'écria-t-il irrité. Ce sera donc toujours la même chose? Je ne puis supporter cette abnégation, cette soumission passive. Je ne suis pas un tyran enfin!

— Vous êtes mon bon oncle que j'aime et auquel je dois tout, » repartit la jeune fille d'un ton caressant.

Les épais sourcils blancs du vieillard se contractèrent.

« Vous me devez tout! répéta-t-il d'une voix éclatante. Petite chatte perfide, emmitouffée dans un costume de pensionnaire ingénue; voici le bout de votre oreille qui perce. C'est parce que vous me devez tout, n'est-ce pas, que vous êtes si soumise, que vous vous ennuyez de si bonne grâce, que vous vous résignez à cacher dans ce désert votre jeunesse, votre vivacité & votre jolie figure? Certes, vous me quitteriez bien vite s'il n'y avait ici un héritage à recueillir.

— Monsieur, pouvez-vous me parler ainsi? » dit la jeune fille dont les yeux se remplirent de larmes.

Son oncle la regarda avec moins de sévérité.

« Calme-toi, lui dit-il, je serais fâché de te faire de la peine, car tu es une bonne petite fille; mais, vois-tu, ce n'est point à mon âge qu'on apprend à croire à l'affection désintéressée. »

Madeleine ne répondit pas, elle s'approcha de la fenêtre & appuya son front contre les vitres, tandis que son oncle tisonnait avec acharnement.

Pendant que mes personnages sont ainsi occupés, je vais raconter leur histoire en quelques mots :

Monsieur Rovert, l'oncle de la jeune fille, capitaine d'artillerie en retraite, était veuf, fort riche, & n'avait jamais eu d'enfants. Des chagrins de famille, l'abandon d'un neveu qu'il avait élevé, l'ingratitude de quelques amis & la mort de sa femme avaient complètement aigri le caractère de ce vieillard, porté naturellement à la misanthropie.

C'est surtout depuis le départ de son neveu que monsieur Rovert était devenu sombre, triste, atrabilaire. Il aimait cet orphelin, il le considérait comme son fils, & se proposait de lui laisser sa fortune. Personne ne sut pour quel motif il se sépara de lui. Il ne souffrait point qu'on le questionnât à ce sujet, & lui-même ne prononçait jamais le nom de Jacques. Mais comme madame Rovert vivait encore lorsque le jeune homme quitta la maison de son oncle, & qu'elle venait d'installer chez elle la petite Madeleine, fille d'une sœur qu'elle avait perdue, on supposa généralement que c'était elle qui avait obligé Jacques à céder la place à la petite étrangère.

Quoi qu'il en soit, cet événement fit une vive impression sur le capitaine; il rompit tout commerce avec ses amis, leur ferma sa porte, & quand madame Rovert mourut, deux ans après, il quitta la ville qu'il habitait, pour venir cacher ses chagrins & sa misanthropie dans cette triste demeure, placée au sommet des montagnes du Jura, à huit ou dix kilomètres des Rousses, un village fortifié, situé à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Madeleine & son institutrice l'accompagnèrent; la petite fille avait alors dix ans; ce fut dans cette solitude qu'elle grandit & qu'elle passa les premières années de sa jeunesse.

Cependant monsieur Rovert, las de tisonner, abandonna les pincettes.

« Ma nièce, cria-t-il d'un ton d'impatience, que voyez-vous donc de si curieux dans la campagne? »

— Mon oncle, répliqua doucement la jeune fille, je ne regarde point la campagne, je relis la lettre de ma cousine Camille.

— Votre cousine Camille, ce bel oiseau bleu! dit le capitaine en essayant de prendre une voix flûtée. Elle vous a écrit?

— Oui, mon oncle. Je pensais que vous le saviez. Ce matin, vous m'avez donné sa lettre décachetée.

— Oh! je ne l'ai pas lue; je ne lis point vos lettres, je me contente de les ouvrir; c'est mon devoir. »

Si monsieur Rovert eut parcouru cette lettre, cela n'eût point adouci sa mauvaise humeur, car il détestait les femmes frivoles, & mademoiselle Camille paraissait l'être au suprême degré; qu'on en juge :

« Ma chère petite cousine, écrivait-elle, as-tu jamais vu ailleurs que dans ton miroir la figure d'une personne parfaitement heureuse? Non, peut-être. Eh bien! je te prie, viens me regarder entre les deux yeux. Je suis si contente, que je voudrais aller le dire aux Rousses. Mais c'est toi qui viendras. Nous espérons que ton oncle te permettra de passer quelques mois auprès de nous; maman m'a promis de lui écrire, bien qu'elle ne le connaisse pas; car tu sais qu'il a toujours refusé d'entrer en relation avec les parents de notre pauvre tante Rovert.

» Mais en attendant ta bonne visite, laisse-moi te parler de mon bonheur, Madeleine, il y a des personnes qui sont nées coiffées... de roses, qui vivent au milieu d'un nuage de gaze & de tulle, & qui ont presque des ailes comme les petits oiseaux. C'est parmi ces heureuses mortelles qu'on a introduit ta Camille il y a quelques jours. En d'autres termes, j'ai fait mon entrée dans le monde. Je suis allée au bal lundi, j'y retournerai demain, & tous les soirs ou peu s'en faut. Eh bien! cousine, que t'en semble? Cela ne vaut-il pas mieux que les neiges du Jura? Ne seras-tu pas contente de sauter aussi sur le bout de tes pieds légers? Mais c'est que tu seras charmante en toilette de bal. Quelqu'un me l'a dit, & je vais te répéter ses paroles.

» C'était hier, de vieux amis de mon père passaient ici la soirée. La réunion n'était composée que de personnes graves. Il y avait un jeune homme, mais grave aussi. Je l'apercevais pour la première fois, c'est pourtant un ami de ma famille; je crois même qu'il y a entre lui & nous quelque lien de parenté. Mais comme il vient de passer deux ans en Italie, & qu'il n'habitait point Paris lorsque je n'étais pas encore entrée au pensionnat, je n'avais jamais eu occasion de le rencontrer. C'est d'ailleurs un artiste de mérite. Il ne tardera pas à être célèbre, & cependant je gage que tu n'as jamais entendu prononcer son nom, le nom de M. James Trevor, le sculpteur. Oh! sauvage!

» Hier, il s'est avisé de feuilleter mes albums, entre autres celui qui me vient de toi, & qui renferme les photographies de mes meilleures amies. La tienne l'a beaucoup frappé.

» Quelle est cette petite religieuse? a-t-il demandé à maman, en te voyant toute raide, tout austère, dans ton épaisse robe de laine noire à camail.

— Mais c'est Madeleine Saville, a répondu ma mère, absolument comme s'il t'avait connue. »

« Sans questionner davantage, il a regardé ton portrait avec une attention si soutenue, que j'ai voulu savoir ce qu'il en pensait.

« N'est-ce pas, monsieur, lui ai-je dit, que ma cousine serait charmante en toilette de bal ? »

— Oui, mademoiselle, a-t-il répondu, elle serait charmante, même en toilette de bal. Il s'est arrêté, les yeux toujours fixés sur l'album, puis il a repris d'un ton plus sérieux. J'ai vu sur le bord du Rhin dans une vieille église en ruines, sans dôme & sans portail, des fragments de vitraux peints de la plus grande beauté. Ces peintures représentent un jardin fantastique peuplé d'anges & de bienheureux. Parmi ceux-ci, on aperçoit une jeune sainte dont la tête blonde & la taille mince s'échappent de la corolle d'un lis gigantesque. Depuis, j'ai essayé de sculpter cette naïve figurine, mais je n'ai pu rendre l'expression étrange, charmante, mélancolique & douce — je dirai presque triste & heureuse — que le peintre est parvenu à donner à son œuvre... Je ne sais pourquoi la photographie de mademoiselle Saville m'a rappelé ces vitraux, cette église, cette solitude, & toutes les impressions que j'ai ressenties ce jour-là. »

« Madeleine, je te répète fidèlement les paroles de notre cousin le sculpteur. N'est-ce pas qu'il a bon goût ? »

« Je suis obligée de m'interrompre ; on m'appelle, c'est la couturière, c'est une splendide robe rose ! Je suis vouée au rose, c'est le sort des brunes. Adieu, blonde Madeleine, rentre dans la corolle de neige de ton lis, ma belle petite sainte. Vois comme je te rends gentiment la monnaie de ta pièce, ne m'as-tu pas appelée démon tentateur dans ta dernière lettre ? Cousine, quand tu m'auras accompagnée au bal, tu ne diras plus que j'ai le pied fourchu. »

Le jour avait baissé tandis que Madeleine achevait sa lecture. De gros nuages s'amoncelaient à l'horizon ; le vent du nord sifflait dans les sapinières. La jeune fille jeta sur la campagne un regard navré. Jamais elle ne l'avait trouvée aussi triste. Ce silence, cette immobilité, cette solitude lui causaient une sorte de terreur. Un ardent désir de vivre, d'agir, de se mêler à la foule, de voir le monde enfin, s'était emparé d'elle. Son isolement l'épouvantait, & il lui semblait qu'elle ne pouvait plus respirer librement dans sa prison de neige.

« Si mon cœur allait se glacer comme tout ce qui m'entoure ? » pensait-elle dans son effroi naïf.

Et, du fond de ce cœur ingénu, une voix s'éleva qui disait : Il suffirait d'écrire un mot à Camille...

« Mais ce mot, je ne l'écrirai point, » murmura courageusement Madeleine, en considérant monsieur Rovert, qui s'était endormi dans son fauteuil.

Dès le lendemain, elle répondit ainsi à sa cousine :

« Ma bien chère Camille, que tu es heureuse. Pourtant je n'irai point te rejoindre. Si tu m'as éblouie, tu ne m'as pas convaincue. En restant ici, j'aurai des regrets ; mais si je partais, j'aurais des remords. N'insiste plus, je te prie, ma résolu-

tion est bien prise, je ne quitterai monsieur Rovert que le jour où son neveu reviendra. Mais reviendra-t-il jamais ? Où est-il, que fait-il donc, ce malheureux Jacques ? Ne sait-il pas que je n'ai pu prendre sa place dans le cœur de notre pauvre oncle, dont la tristesse augmente chaque jour ? Cousine, je ne hais personne, mais je ne puis m'empêcher d'en vouloir à l'ingrat qui s'est enfui, en me laissant la lourde tâche de consoler un vieillard inconsolable. Je serais auprès de toi si Jacques avait fait son devoir. Mais cette pensée ne doit pas m'empêcher d'accomplir le mien. »

II

« Madeleine, dit un matin monsieur Rovert, voici une lettre de votre cousine. Lisez, mais ne répondez point. J'ai parcouru les premières lignes, & j'ai vu que mademoiselle Camille avait bien osé vous inciter à l'ingratitude & à la désobéissance. J'écrirai à madame sa mère, & je lui dirai combien je désire que cette correspondance cesse entièrement. A présent, je vais lire mon courrier, voilà plusieurs lettres que je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir. »

« Chère Madeleine, disait Camille à sa cousine, tu ne veux donc pas venir ? C'est trop de vertu, mon ange. Ma mère est ravie de te voir aussi courageuse, & elle te félicite de tout cœur d'avoir pris cette bonne résolution. Mais maman est la raison même. Il ne m'est pas possible de penser comme elle dans cette circonstance, je t'admire, voilà tout. Sais-tu bien que notre cousin le sculpteur t'admire aussi ? Du moins, je le crois, car il n'a opiné que du bonnet, lorsqu'on a discuté cette grave question. C'est un oracle, ce jeune homme, il ne parle que par sentences. Figure-toi que je lui ai lu le commencement de ta lettre. Ne te fâche pas, maman l'avait permis. Ce que tu dis de ton cousin Jacques a fait sourire monsieur Trevor, il a vu qu'au besoin ma colombe a des griffes. Il nous a fait mille questions sur toi, sur monsieur Rovert, sur votre genre de vie. J'ai dit que tu es très-malheureuse, & qu'à défaut de cendre, tu manges la neige comme le pain. Là-dessus, il s'est levé & il est sorti tout ému. »

« Depuis, je l'ai revu plusieurs fois, & toujours il me parle de ce beau lis, caché dans les neiges du Jura. J'ai tant de plaisir à lui répondre que maman l'a remarqué, elle a cru peut-être qu'il m'intéressait, car elle m'a dit qu'il a le cœur tout occupé d'une bonne & charmante jeune fille, qu'il ne connaît point encore, mais dont on lui a fait le plus grand éloge. Cousine, ma mère n'a nommé personne, cependant tu devines aussi bien que moi à qui elle a voulu faire allusion... »

« Ici Madeleine s'interrompt, plia la lettre, la jeta sur une table & s'approcha d'une fenêtre qu'elle ouvrit. »

« Je ne lirai pas une ligne de plus, se dit-elle, je ne le dois point, & je ne le ferai pas. Je vais m'occuper d'autre chose, de regarder le paysage par exemple. Il est ravissant ce matin. Que la neige est brillante, le soleil tiède, les sapinières majestueuses ! Quelle paix dans ces solitudes, quel bonheur dans ces déserts !

« La vérité est que la campagne avait toujours le même aspect lugubre ; mais, ce jour-là, Madeleine la regardait au travers d'un prisme éblouissant.

— Tu causes toute seule ? lui demanda monsieur Rovers qui entra. Que dis-tu donc ?

— Mon oncle, je m'écrie comme les enfants dans la fournaise : « Froïd des hivers, brumes & » frimas, neiges et glaces, bénissez le Seigneur. »

— Oh ! vraiment ? Et pourquoi ?

— Parce que je suis si heureuse !

— Est-ce possible ? dit le vieillard dont la figure ordinairement si maussade était rayonnante de joie. Il y a donc du bonheur pour tout le monde aujourd'hui... C'est une épidémie. »

Madeleine leva des yeux sur lui & demeura stupéfaite.

« Quoi ! vous aussi ? dit-elle. »

Elle s'interrompit, le regarda fixement, & s'écria :

« Mais vous pleurez, mon oncle ?

— Moi ? fit-il. Oh ! par exemple,oses-tu bien ?... Tu me manques de respect, Madeleine.

— Non, non, je vois bien que vos yeux sont humides. De grâce, dites-moi ce qui est arrivé. »

Le vieillard, ému & tremblant, lui prit la main.

« Il n'est pas encore arrivé, Madeleine, murmura-t-il, mais cela ne tardera pas. »

Elle tressaillit.

« Qui donc va venir ? demanda-t-elle. Ce n'est pas monsieur... le cousin de Camille ?... »

— Le cousin de Camille ? Je me soucie bien du cousin de Camille ! C'est le tien, enfant, c'est Jacques, c'est mon fils qui va venir.

— Quoi, vraiment ! Jacques ! vous êtes sûr ? Oh ! ce serait trop de bonheur dans un jour !

— N'est-ce pas ? C'est ce que je me disais. Trop de bonheur, oui, plus que je n'en attendais, du moins. Il m'a écrit, ce cher enfant, il sollicite son pardon ; il me demande une place au coin de notre foyer. Tiens, voilà sa lettre. Nous lui répondrons, Madeleine, bien affectueusement. C'est ma faute s'il m'a quitté, j'ai été trop dur. Lorsque je l'ai vu s'engager dans une mauvaise voie, tu crois, peut-être que je l'ai réprimandé doucement. Point, je lui ai dit : Tu veux ceci, moi cela, c'est à toi à céder ; obéis ou séparons-nous. Il avait le cœur haut & la tête mauvaise, il m'a pris au mot. Je ne devais point le laisser partir ; j'ai eu tort, je me repens. Nous le lui dirons, Tu seras contente de le revoir, n'est-il pas vrai ? Il me parle de toi dans sa lettre. Je suis sûr que vous vous entendrez parfaitement. Il le faudra bien, d'ailleurs, car j'ai résolu de vous marier. Oh ! immédiatement. Aussitôt réunis, aussitôt fiancés. Tu le veux bien, Madeleine ? Ne

dis pas non ; car, vois-tu, je crois que je te maudirais. Mais qu'est-ce donc, qu'as-tu ? Te voilà aussi blanche que la neige des montagnes. »

La jeune fille embrassa son oncle, & jeta silencieusement dans le foyer ardent la lettre de Camille.

« Voilà qui est fait, dit-elle. A présent je n'y songe plus & je vous obéirai.

— Tu m'obéiras sans doute, répartit monsieur Rovers, mais ce n'était pas un motif pour brûler la prose de Camille.

— Mon oncle, fallait-il conserver le souvenir d'un rêve ?

— Le souvenir d'un rêve ? Tes pensées voyagent dans la lune, ce matin, ma fille. Les rêves ne laissent pas plus de souvenirs que la nuit ne laisse d'ombres, avec le jour tout cela s'évanouit. »

Trois mois plus tard, monsieur Rovers, son neveu Jacques & sa nièce Madeleine suivaient, en voiture, le chemin qui conduit des Rousses à Saint-Cergues. Ils allaient à Genève acheter la corbeille de noces de la jeune fille. Le mariage projeté devait avoir lieu la semaine suivante.

Madeleine acceptait avec résignation la destinée qui lui était faite, & Jacques semblait très-heureux. C'était un bon jeune homme, simple, franc, qui avait le cœur sur la main, & qui s'accommodait parfaitement de sa nouvelle existence. Jamais il ne parlait du passé. Le premier jour, il avait cru devoir faire allusion à ses erreurs de jeunesse, mais monsieur Rovers s'était empressé de lui répondre :

« Si j'ai pardonné, c'est à condition qu'il ne sera jamais question entre nous de ce qui nous avait séparés. Je veux que tu oublies jusqu'au nom de cette chose maudite qui a fait mon malheur. »

Jacques très-pâle mais résolu, avait répliqué en regardant Madeleine :

« J'oublierai. »

Les deux fiancés semblaient en effet avoir oublié le passé. Monsieur Rovers était convaincu qu'ils ne regrettaient rien, qu'ils ne voyaient pas de plus charmante résidence que le Château des Neiges, & d'existence plus agréable que la leur. Il jouissait de leur félicité & la partageait. En ce moment, il tenait leurs mains dans les siennes, & il considérait avec une douce émotion leurs figures pensives. Il ne désirait point les voir plus gais. « Le bonheur est chose grave, » a dit le poète.

Jacques & Madeleine devaient être excessivement heureux, car ils étaient fort graves, ce jour-là surtout. La jeune fille qui, dans ses promenades, n'était jamais venue aussi loin, examinait la campagne, & la trouvait plus triste encore avec sa verdure nouvelle, qu'elle ne l'avait été sous son manteau de neige.

Soudain la route fit un coude, des sapins, les hêtres, les chênes parurent s'écarter, comme si une main invisible eût tiré ce rideau de feuillage, & des sombres horreurs des montagnes céderent la place à un paysage merveilleux, féerique, éblouissant.

Ce changement de décor fut si rapide, si imprévu, que Madeleine, surprise, effarée, se leva & sauta à terre, tandis que Jacques arrêta les chevaux.

Était-ce un rêve? Était-ce un monde nouveau qui se révélait à ses yeux?

Debout, inclinée vers cette vallée resplendissante, elle l'admira longtemps dans une silencieuse extase.

Le Léman, bleu comme le ciel, scintillait au milieu de la plaine immense, baignant les prairies, les jardins, les parcs, les terrasses, les villages, les châteaux, & tant de villes charmantes : Genève, belle & austère; Lausanne, qui descend vers le lac & monte vers le ciel; Vevey, blanche, légère, voilée, indistincte, semblable à ces édifices fantastiques que l'on croit apercevoir dans les brouillards du matin.

Plus loin, des montagnes qui s'élevaient en amphithéâtre, avec leurs déclivités ombreuses & leurs cimes rayonnantes de lumière, le Buet, le Môle, le Salève, qui paraissaient menacer le ciel; & le Mont-Blanc, qu'on eût pu prendre pour l'hiver frileux fuyant devant ces splendeurs printanières.

Puis enfin, un soleil radieux, des vapeurs transparentes au-dessus du lac, des troupeaux errants sur la pente des collines; des villas riantes & peuplées dans la plaine, des chalets déserts dans les replis des montagnes; le bruit & le silence, l'agitation & le sommeil, la lumière & l'ombre, la vie, telle que Madeleine l'avait rêvée.

Tremblante, émue, elle se détourna pour communiquer ses impressions à son oncle & à son fiancé. M. Rovert fumait, assis sur un quartier de roc, & Jacques modelait une statuette en cire, sur laquelle il promenait, avec une dextérité merveilleuse, un petit outil en ivoire.

« Madeleine courut à lui & poussa un cri. »

Dans cette légère ébauche, elle venait de reconnaître une figure de jeune fille s'échappant de la corolle d'un lis.

« Oh! James! » s'écria-t-elle.

Mais l'artiste, occupé de son œuvre, répliqua :

« De grâce, Madeleine, reprenez la pose que vous aviez tout à l'heure. J'ai saisi enfin l'expression que je voulais donner à... »

Il s'interrompit à la vue de son oncle qui s'approchait en brandissant sa canne.

« Tirez ce magot! » cria monsieur Rovert comme Louis XIV.

Jacques se hâta de le jeter sur les coussins de la voiture.

« Quoi! balbutia Madeleine, c'est vous qui êtes James Trevor? Ah! comme Camille m'a trompée!

— Mademoiselle Camille ne me connaissait point, répondit Jacques. Ses parents seuls savaient quel nom je cachais sous l'anagramme si transparente de Trevor. Ils ont été bien bons pour moi; c'est à leur protection que je dois tout; ils m'ont présenté dans le monde comme leur allié; ils m'ont parlé de vous, Madeleine...

— Ils vous ont lu mes lettres, vous avez eu pitié & vous êtes revenu, dit tout bas la jeune fille.

— Assez! cria monsieur Rovert. Jacques, rappelle-toi nos conventions : à la première poupée que tu te permettras de modeler, bonsoir, nous nous séparerons de nouveau.

— Il abandonnerait la sculpture? dit Madeleine. C'est impossible. Lui! un grand artiste?

— Un grand innocent! repartit aigrement le capitaine. C'est juré; n'en parlons plus.

On n'en parla plus ce jour-là; mais, quelques mois après, une statue figurait à l'exposition sous le nom de James Trevor. L'oncle, si longtemps inflexible, avait cédé enfin aux prières de madame Jacques Rovert.

Et la morale de l'histoire?

Elle est bien simple. S'il est rare qu'une jeune fille découvre, à l'improviste, un homme supérieur dans le fiancé que sa famille lui a choisi, il arrive presque toujours que, le devoir & l'affection aidant, elle trouve en lui quelques-unes des qualités dont elle avait paré les héros de ses rêves.

MICHEL AUVRAY!



LA
FAMILLE REYDEL

(SUITE.)

XII

APRÈS LA MORT

Tout était fini jusqu'à l'éternité, tout était fini sur la terre pour Esther, elle s'était endormie de ce sommeil qui n'aura de réveil ici-bas qu'à la plénitude des temps; l'Église avait versé sur elle ses dernières prières, & elle reposait dans le caveau de famille, à la droite de sa jeune mère. L'ordre froid & significatif qui suit la mort avait été rétabli à la Pêcherie; on avait aéré & paré la chambre où elle avait languï & souffert; la porte en était fermée, & à toute heure le petit chien Stello venait y pleurer doucement; la famille se réunissait, comme autrefois, dans le grand salon rouge, déserté durant la maladie; seulement, il y avait une place vide, un métier & des livres de moins, &, près du piano, on ne voyait plus qu'un seul tabouret; la vie essayait de reprendre son cours, mais les habitudes, si invincibles qu'elles soient, s'arrêtaient quelquefois devant les cœurs brisés, comme les eaux tranquilles & puissantes devant un rocher qui barre leur essor. On s'asseyait à table, mais on ne mangeait pas; monsieur de la Ferté parlait, tentait une conversation sur un autre sujet que celui qui occupait tous les esprits; ses paroles n'avaient pas d'écho; la petite Geneviève voulut, comme elle le faisait jadis, jouer au piano la sonate qu'elle apprenait, madame Reydel l'interrompit avec violence, & Albine appuya sa tête pâle sur l'instrument pour cacher ses larmes. Elles tombaient, ces larmes, sur les touches, & il semblait que les souvenirs s'en échappassent par essaims, souvenirs déchirants des jours heureux disparus, souvenirs de tendresses partagées, d'études, de plaisirs en commun, de rêveries & de gaieté & d'une intimité fraternelle que nul orage n'avait jamais troublée. Madame Reydel la regarda, ainsi désolée & en pleurs, avec un sentiment profond de tristesse & de pitié. Que dire à cette enfant pour la consoler? quelles promesses lui faire au nom de l'avenir que l'avenir ne démentirait pas? Navrée elle-même,

comment lui parler de force & de résignation? Elle lui dit enfin :

« Ma pauvre enfant, tu me restes, & tant que tu seras là, la vie sera supportable. Pour toi, il te reste ta petite sœur, qui a si grand besoin qu'on l'aime, il te reste & le souvenir & l'exemple d'Esther... »

Ce mot retentit dans l'esprit d'Albine; il y éveilla à la fois un souvenir & une crainte. Elle ouvrit les lèvres pour parler, mais son regard tomba sur son aïeule; cette physionomie morne, accablée & toujours rigide, lui fit ressentir une grande compassion. Ce qu'elle avait à dire courberait encore cette tête blanche, ferait rougir ce front respecté, & ferait pénétrer une nouvelle douleur dans ce cœur que tant de peines avaient meurtri. Pourtant, il fallait parler, il fallait révéler les dernières volontés d'Esther, & commencer à accomplir ainsi ce devoir austère qu'elle avait légué à sa sœur. La pauvre Albine souffrait & tremblait à cette idée; au moment de parler, son cœur battit à rompre, & elle fit avec elle-même un compromis, en se disant : « Demain! oui, demain, sans retard, je donnerai le testament d'Esther à ma grand'mère... J'obéirai à ma pauvre sœur, je serai plus tranquille après... »

Avant cette tranquillité toujours entrevue & qui fut presque toujours devant nous, Albine passa une nuit cruelle. Elle portait dans l'âme le javelot de la douleur que seule la mort enlève, puisqu'elle réunit. Sa sœur était son amour & son bien, elle n'avait jamais entrevu l'avenir qu'avec Esther; elle ne comprenait pas la vie sans cette affection du berceau, & le coup qui l'avait frappée, quoique prévu, la laissait à jamais désolée. Et à cette immense douleur se joignait en ce moment une appréhension cruelle; elle comptait les heures de la nuit, pesantes, anxieuses, pénibles, mais moins redoutables que le jour qui allait se lever.

Madame Reydel était seule dans sa chambre quand Albine y entra, portant le pupitre qui renfermait le testament de sa sœur. Elle essayait, pour la première fois depuis le malheur qui les avait frappées, d'écrire des lettres & de régler des comptes; mais à chaque instant ses yeux se mouillaient

& lui refusaient leur service, & elle reposait la plume à côté du papier encadré de noir.

Albine vit son accablement & ses larmes, elle eut envie de retourner sur ses pas, mais sa grand-mère l'appela avec douceur & lui dit :

« Que tiens-tu là, mon enfant ? C'est le pupitre d'Esther, il me semble. Il t'appartient, ma fille, il t'appartient, comme ses livres, ses papiers, ses meubles. Je partagerai entre vous deux ses petits bijoux... Ma pauvre, ma chère Esther ! »

Elle ne put achever ces mots qui se perdaient dans les larmes ; Albine se mit à genoux devant elle, posa le pupitre sur la table, & lui dit d'une voix timide :

« Esther m'a ordonné, avant de mourir, de vous remettre ce pupitre, grand-mère. Il renferme... »

Elle n'osa pas en dire davantage. Madame Reydel la regardait avec surprise, & lui dit enfin :

« A moi ? Il renferme une lettre peut-être ? Et la clef ? »

— Elle est attachée à la chaîne de montre d'Esther. »

Madame Reydel prit dans un tiroir de son secrétaire une boîte qui contenait les bijoux qu'Esther avait portés, & au milieu d'eux sa montre, avec son cachet & une petite clef en or. D'une main tremblante elle ouvrit le pupitre, & elle vit le large pli cacheté sur lequel Esther avait tracé d'une écriture encore ferme :

Ceci est mon testament.

« Un testament ! dit-elle avec surprise. Le savais-tu, Albine ? »

— Oui, ma mère, répondit Albine plus morte que vive.

— Je ne l'ouvrirai qu'en présence de monsieur de la Ferté, votre tuteur à toutes les trois. Demande-lui de venir sur-le-champ. »

Monsieur de la Ferté logeait au château depuis plusieurs semaines ; on l'avertit, & pendant les dix ou douze minutes qui s'écoulèrent, madame Reydel ne cessa d'attacher sur le testament un œil impatient & qui semblait lui demander la révélation de ce qu'il portait dans ses plis & sous ses grands cachets. L'oncle Horace entra ; elle lui dit aussitôt :

« Je vous ai fait appeler, mon cher la Ferté, parce que nous venons de trouver un papier dont la lecture ne peut se faire sans vous.

— Qu'est-ce donc ? »

— Un testament d'Esther. Comprenez-vous cela ? »

M. de la Ferté se troubla quelque peu & balbutia :

« Un testament ! Quelques dispositions charitables, sans doute ? »

— Nous allons voir. Pauvre petite ! elle se sentait donc mourir ! »

Monsieur de la Ferté prit le testament, l'ouvrit & lut d'une voix d'abord lente & assurée mais qui se troublait à mesure qu'il avançait dans sa lecture.

« Moi, Marie-Esther Reydel, me sentant très-malade & voulant me concilier la miséricorde

» divine, je déclare faire les dispositions testamentaires qui suivent, & si les mots dont je me servirai ne sont pas toujours conformes à la lettre de la loi, je prie néanmoins mon honorée grand-mère, madame Reydel de Romenay, & monsieur de la Ferté, mon tuteur, de prêter la main à l'exécution de mes dernières volontés, & d'inter-prêter favorablement ce que je n'aurai pas su bien exprimer.

» Ayant appris d'une source certaine que, dans le partage de la succession de monsieur Maximilien Reydel de Romenay, mon grand-père paternel, son fils aîné, mon oncle, Maxime Reydel, ne s'est pas vu traité avec la justice qui lui était due, je veux, pour la tranquillité de ma conscience & le repos de mon âme, qu'on lui restitue, à lui ou à ses ayants droit, la part de ses biens dont je me trouve indûment pourvue. Ceci est ma volonté.

» En foi de quoi j'ai signé :

» ESTHER REYDEL. »

La Pêcherie, 25 octobre, 18...

Un morne silence succéda à cette lecture. Madame Reydel était d'une pâleur livide, ses doigts tremblaient, elle regardait tour à tour monsieur de la Ferté, qui faisait assez bonne contenance, & Albine, qui baissait la tête & qui ne pouvait cacher des larmes que lui arrachaient les dernières pensées de sa sœur, si énergiquement exprimées. Madame Reydel parla la première. Sa voix creuse décelait une violente émotion intérieure contre laquelle elle se raidissait.

« Quel étrange scrupule d'enfant ! dit-elle en interrogeant du regard l'oncle Horace.

— Pas si enfant ! répondit-il. Esther savait fort bien ce qu'elle disait.

— Vous trouvez ? Et qui donc l'avait si bien informée, s'il vous plaît ? Qui donc avait eu l'audace d'entretenir ce te enfant des affaires de sa famille & des débats qui avaient eu lieu avant qu'elle ne fût au monde ? »

Monsieur de la Ferté leva les épaules, & reprit :

« L'événement du chemin de fer, la rencontre du jeune Max, le renvoi de votre présent, madame, ont pu lui ouvrir les yeux ; quelques questions ont fait le reste.

— Ah ! ah ! vous avouez donc lui avoir répondu ? car c'est vous qu'elle a dû interroger.

— Je ne nierai pas, madame, qu'il n'y ait eu quelque entretien de ce genre entre Esther & moi, & vous savez, vous ne pouvez ignorer que toujours j'ai regretté, & Alphonsine, ma femme, avec moi, la mésintelligence qui existe entre vous & Maxime. »

Il avait fallu à monsieur Horace un certain effort, une certaine vertu d'honnête homme pour faire cet aveu ; les terribles yeux de madame Reydel le transperçaient de part en part, & il voyait voltiger sur ses lèvres ce sourire ironique avec lequel elle avait repoussé jusqu'alors toute repré-

sensation, si timide qu'elle fût, au sujet de sa conduite.

« C'est donc à vous, dit-elle, que je dois cette nouvelle peine? Je ne m'y serais pas attendue... Ce malheureux testament comble la coupe... »

Albine, en ce moment, se leva & sortit doucement.

« Non, je ne m'y serais pas attendue, reprit madame Reydel avec une sourde violence. Quel motif avez-vous donc eu de parler, après tant d'années écoulées, de ces disputes d'intérêt à une enfant comme Esther? »

— J'ai voulu l'éclairer sur sa position à l'égard de son oncle, de ses cousins, dont elle ignorait l'existence, & envers qui elle avait quelques devoirs, & je ne le pouvais pas, convenez-en, sans aborder le passé & le détail de ce qui s'est passé au décès de monsieur Maximilien.

— J'ai donc eu de grands torts à vos yeux? »

Monsieur de la Ferté garda le silence.

« Pour moi, dit-elle en s'échauffant comme lorsqu'on veut se convaincre soi-même, pour moi, je suis en paix, ma fortune & ma position ont été réglées par la volonté de mon respectable mari & par les lois du pays où je me suis mariée, lois défavorables, j'en conviens, aux enfants d'un premier lit, mais... »

— *Vae victis!* interrompit monsieur de la Ferté, à qui revenait en mémoire le mot amer de son beau-frère.

— Mais, continua-t-elle, je les ai trouvées faites, j'ai usé du bénéfice qu'elles m'assignaient, à moi & aux miens, je suis en paix, je ne crains rien; ma conscience est tranquille... »

Elle s'interrompit un instant.

« Je déplore, reprit-elle, que vous ayez troublé sans juste cause les derniers moments de ma bien-aimée enfant, & que vous ayez élevé un nuage entre elle & moi, moi à qui elle était si chère. Quelle étrange idée avez-vous donc eue là? Avant que de vous immiscer entre elle & moi, vous auriez dû me consulter; je vous aurais prévenu alors que vos efforts n'aboutiraient pas.

— Qu'entendez-vous par là, madame? »

— Je veux dire que je ne laisserai pas mettre à exécution le testament d'Esther. Elle était mineure, & ne pouvait disposer que sous l'autorisation de sa tutrice légale, moi, & de son tuteur, vous, la Ferté; or, moi, je m'oppose à l'exécution d'un acte qui en jetant le blâme sur ma conduite, amoindrirait la fortune & la situation des deux petites-filles qui me restent, &, retranchée derrière la loi, je plaiderai plutôt que de laisser son cours à la volonté d'une mourante, égarée par de fausses appréciations... »

Il s'était levé, & prenant un Code dans une petite bibliothèque, il le consulta :

« Vous vous trompez, dit-il, les mineurs peuvent disposer... »

Elle le regarda :

« J'en courrai le risque, répondit-elle, je plaiderai.

» Entre nous, Horace, c'est la paix ou la guerre; pour vos pupilles, c'est l'honneur ou le scandale, car, vous le savez, il rejaillit toujours un peu de poussière à la suite des dissentiments de famille; je vous laisse le choix... »

Elle se leva en disant ces mots, & sortit lentement de la chambre, sans écouter les observations que monsieur de la Ferté essayait de lui présenter. Il resta seul, absorbé, perplexe & se disant, avec la connaissance du caractère de madame Reydel, qu'elle ne céderait point, & que, plutôt que de plier, elle irait jusqu'au bout, jusqu'au procès, jusqu'aux plaidoiries des avocats, où l'histoire de toute la famille serait étalée au grand jour & fournirait une ample matière aux plus malignes curiosités. Déjà, il voyait en perspective les longues colonnes de la *Gazette des Tribunaux* racontant cette affaire; il lisait l'attaque & la défense, & il comptait toutes les éclaboussures du scandale retombant sur un nom respecté & sur les innocentes jeunes filles, à qui on ne laissait pas la liberté de réparer la faute qui les avait enrichies.

Il rêvait & débattait avec lui-même le pour & le contre de ces questions que le testament d'Esther avait fait surgir, quand Albine entra; elle alla vers lui, & lui dit à voix basse :

« Mon oncle, les dernières volontés de ma sœur seront-elles exécutées? »

Il la mit au courant en peu de mots; elle réfléchit longtemps, & puis elle dit avec calme :

« Mon oncle, pouvons-nous offenser & contrister ma grand-mère, qui a été une mère pour nous? Il me semble que nous ne le devons pas, mais moi, Albine, je m'engage, dès que je serai en possession de ma fortune, à accomplir en mon nom & en celui d'Esther l'acte de justice qu'elle désirait. Vous avez ma promesse & vous pouvez la transmettre à mon oncle Maxime! »

XIII

LE GARDE.

En quittant monsieur de la Ferté, madame Reydel alla droit, par instinct, à la chambre d'Esther, où, depuis trois mois, elle avait passé presque toutes ses journées. Elle s'assit près du lit dont les rideaux abaissés ne voilaient plus un pâle & souffrant visage, elle regarda autour d'elle, &, cachant sa tête dans ses mains, elle pleura amèrement. La douleur & la colère gonflaient à la fois son âme, & les larmes, cette triste consolation de notre pauvre humanité, la soulageaient, sans apaiser cependant ce conflit, ces sentiments amers qui s'agitaient au fond de son cœur. Elle pleurait sa fille avec la tristesse profonde, inconsolée des vieillards qui n'ont plus grand-chose à attendre de la terre, mais à ce regret déchirant le mécontente-

ment & l'humiliation venaient joindre leur âcreté, la blessure était ulcérée. L'aïeule rougissait devant sa fille morte, devant ses filles vivantes; car quelque compromis qu'on fasse avec sa conscience, ce n'est que dans le cœur des grands criminels que sa voix salutaire est étouffée à jamais. Et madame Reydel n'avait eu d'autre tort que d'aimer trop les intérêts de ses enfants, de vouloir pour eux les grands avantages, les positions magnifiques, les champs & les châteaux, toute cette opulence enfin qui avait manqué à sa propre jeunesse; elle les avait obtenus, & pourtant, au milieu de ses félicités, jamais elle n'avait pu se défendre d'un sentiment qui ressemblait à un remords, en songeant à ce fils aîné, si confiant en elle, & que les lois lui avaient permis de bannir du domaine paternel. Ce sentiment était son secret intime, jamais personne n'en avait reçu l'aveu, & plus elle en avait souffert, plus elle s'était raidie contre tout ce qui aurait pu le trahir. Elle frémissait en pensant au testament d'Esther & aux révélations qui l'avaient dicté. Monsieur de la Ferté était coupable de quelques-unes de ces révélations, mais d'autres bouches n'avaient-elles pas trahi ces secrets ensevelis dans le passé? Un souvenir s'éveilla dans sa mémoire, elle se rappela ce portrait de Maxime trouvé dans le bureau d'Esther, & sa pensée faisant un prompt voyage & de prompts rapprochements, elle devina que Cyprien, le serviteur de Maxime, s'était souvenu de son jeune temps & qu'il avait parlé.

Sa résolution fut aussitôt prise, elle descendit & s'en fut vers la petite maison que le garde occupait près du chenil: il était assis à l'angle près du foyer, & il nettoyait avec soin une antique canardière. Le vieil homme avait le visage assombri: il pensait à Esther, pour laquelle il avait une espèce de prédilection, & qui, tout enfant, s'était toujours montrée très-bonne pour lui. Il se leva à la vue de madame Reydel; elle entra brusquement en matière, & lui dit d'une voix vibrante & mecontente:

« Cyprien, est-ce vous qui avez remis à mademoiselle Esther un vieux portrait... un portrait de monsieur Maxime, qui se trouvait dans le grenier, là-bas? »

— A quoi servirait de mentir? répondit-il. Si je ne le lui ai pas donné, je le lui ai montré, à mamz'elle Esther; elle l'a pris, rapport à ce qu'elle m'a fait des questions un jour sur ses oncles & cousins. »

L'accent du vieux garde avait une telle sincérité il était si cassé, il paraissait si triste, & avait dit le nom d'Esther avec un tel accent, que madame Reydel se sentit un peu radoucie.

« Je suis mécontente de ce que vous avez fait là, dit-elle; mais en faveur de vos anciens services, je vous pardonne cette fois-ci. Souvenez-vous seulement que s'il vous arrive de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas & de parler des affaires de vos maîtres, je vous renverrai, & sans pitié. Mettez cela dans un coin de votre mémoire. »

— On vous obéira, madame, répondit Cyprien; celui qui paye peut commander, mais vous savez que lorsque mamz'elle Esther demandait, on ne pouvait rien lui refuser. C'était un petit ange, aussi vrai que v'là un fusil. »

Il essuya une larme qui roulait sous sa paupière brune, madame Reydel se sentit émue à son tour; il reprit:

« Il est fâcheux que les vieux restent & que les jeunes s'en aillent. »

— Oui, dit-elle; oui, adieu, Cyprien. »

Elle retourna dans la chambre d'Esther, y prit le portrait sans le regarder & l'enfourna dans une petite armoire dont elle avait la clef; elle avait pensé à le détruire, mais le triste courage qu'il eût fallu pour cette action lui manqua, de même que lui avait manqué la résolution pour chasser de vieux Cyprien.

M^{me} BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

UN AMI QUI FAIT BATTRE DES MONTAGNES

PERSONNAGES

MARGUERITE, baronne de Rieux, 28 ans.

LOUISE, sa sœur, 20 ans.

M. MARCEL DELAUNAY, 45 ans.

LUCIEN DES ILES, 30 ans.

SCÈNE I

MARGUERITE, LOUISE, M. MARCEL.

(Marguerite et Louise travaillent près d'une table.
Marcel entre dans le salon.)

MARGUERITE. Vous êtes bien courageux de venir à Rigny par un temps pareil, mon cher voisin.

LOUISE. C'est très-aimable de braver ainsi la pluie!

Le théâtre représente un élégant salon de campagne. —
Portes et fenêtres amenant sur un parc.

MARCEL. Il est vrai que l'orage est terrible. Je suis trempé !

LOUISE. Vous êtes venu à cheval ?

MARCEL. Non, mademoiselle.

MARGUERITE. Vous êtes venu à pied ?

MARCEL. Non, madame.

MARGUERITE. Comment êtes-vous venu ?

MARCEL. Dans mon coupé.

LOUISE, *riant*. Et la pluie l'a traversé ?

MARCEL. Je tenais à vous voir toutes les deux aujourd'hui même : je viens pour vous rendre un service.

MARGUERITE. Ah ! vraiment !

LOUISE. Encore ! vous êtes un ami bien précieux !

MARCEL. Je voulais vous avertir qu'on dit à Dijon que...

MARGUERITE. Vous vous êtes dérangé pour cela ?

MARCEL. Certainement, car il est bon que vous sachiez qu'on dit à Dijon que...

MARGUERITE, *à Louise en lui montrant sa tapisserie*. Me conseilles-tu de faire le fond en soie bleue ou en soie blanche ?

LOUISE. Demande cela à monsieur Marcel ; il aime tant à donner des conseils.

MARCEL. Ces sortes de conseils, mademoiselle, ne sont pas de mon ressort.

LOUISE. Ah ! je croyais que votre ressort s'étendait à toutes choses.

MARCEL. Non, mademoiselle, je ne m'occupe que des choses importantes, & c'est pourquoi je suis venu vous prévenir qu'on dit à Dijon que...

LOUISE. Désires-tu savoir ce que l'on dit à Dijon, Marguerite ?

MARGUERITE. Non. Et toi, Louise ?

LOUISE. Moi, je désire ne pas le savoir.

MARCEL. Cependant, mesdames, cela vous concerne toutes les deux.

LOUISE. Ce qui veut dire que nous avalerons chacune la moitié de la pilule.

MARCEL. De grâce, ne riez pas d'une chose très-sérieuse : quand on a toujours habité Paris, on ne sait pas à quel point il faut ménager la province.

MARGUERITE. Mais si j'en juge par vos récits quotidiens, c'est elle, au contraire, qui ne nous ménage pas.

MARCEL. Parce que vous ne lui faites pas les concessions nécessaires.

MARGUERITE. Savez-vous, monsieur, que malgré l'amitié que j'ai pour vous, je ne vous vois pas, sans frémir, passer le seuil de ma porte.

MARCEL. Oh ! madame !

MARGUERITE. Oui, monsieur, vous me mettez l'esprit à l'envers.

LOUISE. Vous empêchez ma sœur de dormir.

MARCEL. Oh ! mademoiselle.

LOUISE. Oui, monsieur. Marguerite se tourmente involontairement de toutes les choses que vous venez lui raconter ; son esprit travaille ; elle redoute ceci, elle craint cela, & n'y voit plus clair pour suivre le bon chemin.

MARCEL. Qu'appellez-vous le bon chemin ?

LOUISE. J'appelle le bon chemin, celui qui mène au bonheur par la voie du devoir.

MARCEL. C'est très-fin, mademoiselle, ce que vous venez de dire là.

LOUISE. Je crois, monsieur, que c'est très-juste.

MARCEL. Mais vos bonnes intentions sont insuffisantes, car on dit à Dijon que...

MARGUERITE. De grâce, ne nous racontez pas ce qu'on dit à Dijon.

MARCEL. Je veux vous le dire & je vous le dirai ; mon affection très-sincère pour vous m'en fait un devoir. On trouve à Dijon que vous avez grand tort d'aller chaque jour manger des petits gâteaux chez le pâtissier en vogue.

MARGUERITE, *riant*. Ah ! c'est charmant !

LOUISE, *riant*. Ah ! c'est délicieux.

MARCEL. Qu'est-ce qui est charmant ? qu'est-ce qui est délicieux, s'il vous plaît ?

LOUISE. Ce qui est charmant, c'est vous ! Et ce qui est délicieux, ce sont les petits gâteaux que nous mangeons tous les jours chez le pâtissier en vogue !

MARCEL. C'est une personne très-sérieuse qui m'a dit cela.

MARGUERITE. Et vous nous le répétez sérieusement.

MARCEL. Oui, madame, parce que je suis votre ami.

MARGUERITE. Je vous aime beaucoup aussi, & cependant je ne vous donne jamais de coups d'épingles.

MARCEL. Vous prenez de sages avertissements pour des coups d'épingles.

MARGUERITE. Et j'ajouterai même que ces coups d'épingles font parfois autant de mal qu'un coup de poignard.

MARCEL. Mais je ne vous répète jamais que les choses dont vous pouvez faire votre profit, que les choses qui sont dites par des gens sérieux ; ainsi hier c'est monsieur...

MARGUERITE. Je vous en prie, ne nommez personne.

MARCEL. C'est monsieur d'Alvimar qui m'a dit que vous aviez grand tort de vous donner en spectacle dans un magasin qui attire les badauds et...

LOUISE. Et les gourmandes.

MARCEL. Il est toujours fâcheux d'attirer l'attention du public, & on n'admet pas que, chaque jour, à trois heures, votre landau s'arrête à la même place ; c'est donner pour ainsi dire rendez-vous aux oisifs & aux curieux.

MARGUERITE. Et moi je n'admets pas que les propos qui sont tenus sur mon compte, quand j'ai le dos tourné, me soient répétés en face.

MARCEL. Est-ce un congé que vous me donnez, madame ?

MARGUERITE. Non, monsieur, c'est un avis.

MARCEL. Si je vous ai offensée, c'est par excès de zèle & d'affection : il m'est pénible de vous entendre critiquer.

MARGUERITE. Et vous vous imaginez qu'on peut

échapper à la critique ? Relisez donc La Fontaine, qui avait autant d'esprit que vous & moi, & vous verrez qu'on ne saurait contenter tout le monde. Agis selon ma conscience, sans me préoccuper du bourdonnement des gens malveillants, & je vous prie de laisser à ma porte ces histoires qui m'agacent horriblement ; nous avons acheté ce château pour nous reposer chaque année pendant quelques mois à la campagne ; nous avons à Dijon des relations agréables ; nous sommes satisfaits. Ne venez donc pas troubler le calme dont je jouis par des récits malveillants qui m'irritent contre les gens que je rencontre ici. Je leur fais parfois involontairement un accueil froid, ils se piquent, & je finirai, grâce à vous, par être brouillée avec tous mes voisins.

MARCEL. Mais, madame, il vous serait si facile de vous soustraire à la critique en prenant certaines précautions pour ménager certaines susceptibilités.

MARGUERITE. J'aimerais autant essayer de danser sur la corde roide.

MARCEL. Alors, madame, il fallait rester à Paris.

MARGUERITE. Vous calomniez affreusement vos compatriotes.

MARCEL. Non, madame, je les crois, dans le fond, très-bons, je les aime beaucoup, mais je vous répète que, à Dijon, il faut agir avec prudence.

MARGUERITE. Le monde est partout semblable à lui-même : descendez à Lyon, à Marseille ; remontez à Amiens ou à Lille, & vous entendrez dans toutes les villes ces critiques dont vous faites des montagnés & qui ne sont que des souris.

MARCEL. Mais qu'est-ce que cela vous fait de vous abstenir de cette station chez le pâtissier ?

LOUISE. Cela me serait, pour mon compte, très-désagréable de m'en abstenir, car lorsque nous avons fait deux lieues au grand air & toutes nos courses en ville, j'ai une faim de loup !

MARCEL. Une jeune fille ne doit jamais marcher sur l'opinion publique ; plus tard, vous en verrez le danger.

MARGUERITE. Il nous arrivera donc de grands malheurs, si nous continuons à faire la collation chez madame Praslon ?

MARCEL. Vous riez, madame, & vous ne songez pas au tort que vous faites à votre sœur.

MARGUERITE. A ma sœur ! on la trouve donc plus coupable que moi ?

MARCEL. Vous êtes mariée, vous, madame.

MARGUERITE. Eh bien ?

MARCEL. Eh bien ! vous n'avez plus besoin de trouver un mari.

MARGUERITE. Ni ma sœur non plus.

MARCEL. Comment ?

MARGUERITE. Louise se marie dans un mois.

MARCEL. Ah !

LOUISE. On ne vous avait pas dit cela à Dijon ?

MARCEL. C'est une plaisanterie ?

LOUISE. Non, c'est un mariage très-sérieux.

MARCEL. Ah !

MARGUERITE. Allez donc raconter cela à Dijon Partez tout de suite, vous en mourez d'envie.

MARCEL. Mais qui donc ?...

LOUISE. A le courage d'épouser une jeune fille qui brave l'opinion publique en mangeant des petits gâteaux ? Demandez cela à vos amis, ils finiront par le savoir.

MARCEL. C'est un habitant du pays ?

LOUISE. Oui.

MARCEL. De la ville ?

LOUISE. Non.

MARCEL. De la campagne ?

LOUISE. Probablement.

MARCEL. Il est jeune ?

LOUISE. Oui.

MARCEL. Je le connais ?

LOUISE. Certainement.

MARCEL. Je ne devine pas.

LOUISE. Cherchez bien.

MARCEL. Monsieur de Lannay ?

LOUISE. Oh ! il a cinquante ans.

MARCEL. Il n'en a pas quarante.

LOUISE. Dix ans de plus ou de moins, c'est la même chose : quand on a quarante ans, autant vaut en avoir tout de suite cinquante.

MARCEL. Léon des Feugeraies ?

LOUISE. Non.

MARCEL. Le baron de Breteuil ?

LOUISE. Non.

MARGUERITE. Il ne devinera pas.

MARCEL. Ce n'est pas le vicomte des Iles ?

LOUISE. Pourquoi ne serait-ce pas lui ?

MARCEL. Parce qu'il ne me plaît pas beaucoup.

LOUISE. Mais s'il me plaît à moi.

MARCEL. C'est lui.

MARGUERITE. Oui. (*Marcel se lève et salue.*)

MARGUERITE. Si mon futur beau-frère n'a pas vos sympathies, je vous préviens qu'il a les miennes, & vous ferez bien de museler sur ce sujet *l'écho de Dijon*.

MARCEL. Qui donc appelez-vous *l'écho de Dijon* ?

MARGUERITE. Mais c'est vous. (*Montrant Louise.*) Et voilà votre marraine.

MARCEL. Je vous remercie, mademoiselle.

LOUISE. Ne me remerciez pas, mon cher filleul, vous avez vaillamment gagné votre titre.

MARCEL, *s'en allant*. Adieu, mesdames.

MARGUERITE. Au revoir, mon bon voisin.

SCÈNE II

MARGUERITE, LOUISE

LOUISE. Il est fâché.

MARGUERITE. Il en a l'air ! mais peu m'importe, je veux à tout prix mettre un terme à ces cancan qui me cassent la tête.

LOUISE. Le fait est que, sous prétexte qu'il est un ancien ami de notre famille, il nous tourmente horriblement.

MARGUERITE. C'est lui qui a fait acheter ce châ-

teau à mon mari, & rien qu'à cause de lui je voudrais le vendre.

LOUISE. As-tu remarqué que devant ton mari il s'abstient toujours de nous raconter ses histoires désobligeantes ?

MARGUERITE. Oui, je l'ai remarqué.

LOUISE. Et qu'en as-tu conclu ?

MARGUERITE. Qu'il est plus brave avec les femmes qu'avec les hommes.

LOUISE. Il viendra demain nous répéter ce qu'on dit à Dijon de mon mariage.

SCÈNE III

MARGUERITE, LOUISE, MARCEL.

MARCEL. Pardon, si je viens interrompre encore votre fraternel tête-à-tête. mais j'ai un avertissement sérieux à vous donner : au moment de monter en voiture, j'ai senti un remords, & je me suis dit que coûte que coûte, je ferais mon devoir. Vous savez du reste peut-être la triste vérité ?

LOUISE. De quelle vérité voulez-vous parler ?

MARCEL. De l'accident arrivé au vicomte des Iles.

LOUISE, *se levant et courant vers la porte*. Un accident ! un accident ! oh ! mon Dieu !

MARCEL. Rassurez-vous, mademoiselle, il y a cinq ou six ans que cet accident lui est arrivé : il était à la chasse, mais vous savez cela sans doute.

LOUISE. Non, monsieur, je ne sais rien.

MARCEL. Il vous a parlé de son œil ?

LOUISE. De son œil ?

MARCEL. De son œil crevé,

LOUISE. Il a un œil crevé ! c'est impossible !

MARCEL. Oh ! cet œil est si bien remplacé, que cela n'a vraiment d'inconvénient que pour lui-même

LOUISE. Un œil remplacé !

MARCEL. Par une composition qui surpasse la nature : l'œil factice est plus expressif que son rival. Il a coûté, dit-on, vingt-cinq mille francs.

LOUISE. Ah ! c'est affreux.

MARCEL. Au contraire, mademoiselle, cet œil est un chef-d'œuvre.

MARGUERITE. Êtes-vous bien certain, monsieur ?

MARCEL. Tout Dijon a été témoin de l'accident.

LOUISE. Hélas ! on n'invente pas ces sortes de choses. Pauvre Lucien !

MARCEL. Il comptait probablement vous faire cette confidence le lendemain de votre mariage, & vous avouer en même temps le malheur qui lui est arrivé à la suite d'une maladie.

LOUISE. Quel malheur ?

MARCEL. Il a perdu toutes ses dents.

LOUISE. Ses dents ! mais elles sont magnifiques.

MARCEL, *souriant*. Première qualité de dents américaines, à deux cents francs pièce.

LOUISE. Je ne puis le croire.

MARCEL. Tout Dijon vous le dira : tout le monde sait qu'il a perdu depuis longtemps ses dents & ses cheveux.

LOUISE. Mais ses cheveux ont repoussé ?

MARCEL, *souriant*. Son faux toupet coûte cinq cents francs.

LOUISE, *se levant et allant vers Marcel*. Monsieur, donnez-moi votre parole d'honneur que tout ce que vous venez de me dire là est vrai.

MARCEL. Je vous jure que tout le monde le dit & le croit à Dijon.

LOUISE. Eh bien ! je vous jure à mon tour, que si monsieur des Iles a un œil en email, des dents américaines & une perruque, je ne l'épouserai pas.

MARCEL. Ah ! mademoiselle, vous aurez grand tort, car avec toutes ces choses on peut être un fort honnête homme.

LOUISE. A la condition d'en faire aveu à la femme à laquelle on offre sa main.

MARCEL. Ses petites infirmités ne sont gênantes que pour lui-même, & il ne serait pas généreux à vous de lui en faire un crime.

MARGUERITE. Alors, pourquoi êtes-vous venu prévenir ma sœur ?

MARCEL. Pour lui rendre service, madame.

LOUISE. Et pour faire plaisir à monsieur des Iles.

MARCEL. Oh ! monsieur des Iles n'est pas mon ami.

LOUISE. Vous le traitez pourtant en ami. (*Écoulant le bruit d'une voiture et courant à la fenêtre.*) Justement le voici : je vais le démasquer.

MARCEL, *vivement, et se disposant à sortir*. Mademoiselle, de grâce, pas d'esclandre !

LOUISE, *lui saisissant le bras*. Vous resterez pour être témoin de l'exécution.

MARCEL, *avec effroi*. De l'exécution.

LOUISE. De l'exécution de l'imposteur ; je dois le mettre à la question.

SCÈNE IV

MARGUERITE, LOUISE, MARCEL, LUCIEN.

LOUISE. Nous vous attendions avec impatience. (*Lucien s'incline devant Marguerite et baise la main de Louise.*)

LOUISE, *cri de douleur*. Ah ! ah !

LUCIEN. Qu'avez-vous donc ?

LOUISE. Vous m'avez mordue !

LUCIEN, *stupefait*. Je vous ai mordue ?

LOUISE. Oui, monsieur, vous m'avez mordue. C'était sans intention, j'en suis persuadée, mais vous m'avez fait beaucoup de mal.

LUCIEN, *encore plus étonné*. Vous voulez vous moquer de moi ?

LOUISE, *regardant Marcel*. Je ne songe guère à me moquer de vous. Je crois seulement que vos dents... accrochent.

LUCIEN. Mes dents accrochent !

LOUISE. Oui, elles pointent en avant, probablement, et...

LUCIEN, *riant*. Comme des défenses de sanglier.

LOUISE. Je ne sais pas comment elles sont, mais il est fort extraordinaire que vous mordiez sans

vous en apercevoir. (A sa sœur.) Marguerite, regarde donc les dents de monsieur Lucien.

MARGUERITE, *riant et s'approchant de Lucien.* Montrez-moi vos dents.

LUCIEN. Mai, madame...

LOUISE. Je vous en prie.

MARGUERITE. Ne contrariez pas ma sœur.

LUCIEN. Mais, vraiment...

MARGUERITE. Ouvrez la bouche.

LUCIEN. Il m'est impossible, madame...

LOUISE, *avec ironie, à Marcel, qui pendant toute cette scène paraît au supplice.* Il hésite ! il en a !

MARGUERITE, *à Lucien.* Puisque ma sœur le désire.

LUCIEN. Cette fantaisie est tellement étrange !

MARGUERITE. Je n'en disconviens pas, mais en tout cas, il vous est bien facile de la satisfaire.

LUCIEN. Enfin, madame, je ne puis ouvrir la bouche comme si j'étais chez un dentiste.

LOUISE, *à Marcel.* Voyez-vous ? c'est positif : il a l'habitude d'ouvrir la bouche chez les dentistes.

MARGUERITE, *à Lucien.* Je n'en serai pas choquée, & je vous avoue même que j'ai le désir de voir vos dents.

LUCIEN. Et moi, madame, je vous avoue que je n'ai pas la moindre envie de vous paraître ridicule.

LOUISE. Vous ne paraîtrez pas ridicule du tout, & dans ce moment-ci vous paraissez très-entêté.

MARGUERITE. Allons, monsieur, soyez complaisant, & puisque nous voulons voir vos dents, montrez-nous vos dents. (*Lucien grince des dents et les lui montre.*)

LOUISE, *s'approchant et regardant aussi.* Ce n'est pas assez : ouvrez la bouche.

LUCIEN, *riant.* Vous êtes insupportable !

MARGUERITE, *riant.* Ouvrez, & ce sera tout de suite fini.

LUCIEN. Vous dites absolument ce que disent les dentistes.

LOUISE, *à Marcel.* Ce mot de dentiste revient bien souvent dans sa bouche, c'est effrayant !

MARGUERITE. Ah ! je vois ! J'ai vu.

LOUISE. Je veux voir aussi. (*A Marcel.*) J'ai vu !

LUCIEN. M'expliquerez-vous cette plaisanterie ?

MARGUERITE. Ce n'est pas une plaisanterie, c'est une inspection.

LUCIEN. Je m'en aperçois.

LOUISE, *regardant fixement Lucien.* Quel est votre bon œil ?

LUCIEN. Mon œil à présent ! Oh ! décidément, c'est à en devenir fou !

LOUISE, *lui passant un peloton de laine devant l'œil droit.* Il suit l'objet.

MARGUERITE, *lui passant la main sur l'œil gauche et lui montrant Louise.* Que fait-elle ?

LUCIEN. Mais elle fait une atroce grimace.

LOUISE. Il y voit de l'œil droit.

MARGUERITE, *passant sa main sur l'œil droit et lui montrant Marcel.* Que fait-il ?

LUCIEN. Une assez triste figure, par ma foi !

LOUISE, *sautant de joie.* Il y voit des deux yeux !

LUCIEN. Parbleu ! me croyez-vous donc borgne ?

MARGUERITE. On vous dira cela plus tard.

LUCIEN. Je voudrais bien savoir pourquoi ces aimables facéties remplacent l'accueil qui m'est fait ici chaque jour.

LOUISE. On vous dira cela quand ce sera fini.

LUCIEN. Ah ! ce n'est pas fini. Et qu'allez-vous me faire faire, à présent ? car, franchement, vous me traitez en chien savant.

LOUISE. Vous n'aurez plus qu'un rôle passif à jouer. C'est moi qui vais faire une petite expérience. Ne bougez pas. (*Elle passe derrière Lucien qui s'est assis et attache une mèche de ses cheveux avec un ruban ; puis elle s'éloigne en tenant l'extrémité du ruban, et le tire vivement.*)

LUCIEN. Ah ! vous m'arrachez les cheveux !

LOUISE. C'est fini.

MARGUERITE. Vous sortez vainqueur de la lutte.

LUCIEN. J'ai donc lutté ? Je ne m'en étais pas douté. Et avec qui, s'il vous plaît ?

LOUISE. Avec monsieur Marcel, qui était venu obligeamment nous prévenir que vous aviez des dents américaines, une perruque, & un œil en émail. J'ai voulu vérifier ces trois choses, voilà tout !

LUCIEN, *s'inclinant devant Marcel.* Je suis très-reconnaissant, monsieur, de la bienveillance que vous m'avez témoignée.

MARCEL. Monsieur, je n'ai fait que répéter ce que j'ai entendu dire à Dijon.

LUCIEN. Et dans quel but l'avez-vous répété ?

MARCEL. Dans le but très-naturel de donner une preuve d'attachement à mademoiselle Louise que j'ai vue naître.

LUCIEN. Et cette preuve d'attachement consistait à faire rompre nos projets de mariage. C'est flatteur pour moi.

MARCEL. Croyez, monsieur, que si j'avais attaché de l'importance à ces détails, je ne les aurais pas communiqués à ces dames.

LOUISE. Mon cher monsieur Marcel, vous vous en allez à la dérive & sans vous en apercevoir, vous passez de droite à gauche & de gauche à droite.

MARGUERITE. N'avais-je pas raison de vous dire tout à l'heure que le colportage des cancons est un dangereux métier ; si monsieur Lucien allait vous demander raison des propos que vous avez tenus sur son compte, convenez que cela vous... ennuerait.

MARCEL. Certainement, madame. C'est-à-dire, pour ce qui me concerne, cela me serait égal, mais je m'affligerais du tort immense que pareille chose ferait à mademoiselle Louise.

LOUISE. A moi ?

MARCEL. Mais oui, à vous, mademoiselle ! Un duel à propos d'une jeune fille.

LOUISE. Non, monsieur, un duel à propos d'une perruque !

MARCEL, *s'animant.* Il n'en est pas moins vrai

que si je me battais avec monsieur des Iles, tout Dijon dirait...

MARGUERITE. Eh bien ! que dirait Dijon ?

MARCEL. Que je suis le rival de monsieur Lucien.

LOUISE, *riant*. Quelle gloire pour moi !

LUCIEN. Ne tourmentez donc pas ainsi monsieur Marcel, je n'ai pas plus envie que lui de me battre.

MARCEL. Ah ! vraiment !

LUCIEN. Je redoute le duel.

MARCEL. Vos principes ?...

LUCIEN. Non, monsieur, mes principes ne sont pour rien dans cette question ; je redoute le duel, tout simplement parce que j'ai peur d'être tué par mon adversaire.

MARCEL. Ah !... vous êtes ?...

LUCIEN. Je suis poltron.

MARCEL, *naïvement*. Je ne le savais pas.

LUCIEN, *souriant et lui tendant la main*. A pré-

sent, vous voyez que nous pouvons nous donner la main.

LOUISE, *vivement*. Lucien, pourquoi lui dites-vous que vous êtes poltron ?

LUCIEN. C'est pour lui faire plaisir.

LOUISE. Il ira le dire à Dijon.

MARGUERITE. Mais, à Dijon, on ne le croira pas, sois tranquille, mon enfant.

MARCEL. Monsieur, je regrette...

LUCIEN, *riant*. De n'avoir pas su cinq minutes plus tôt que vous étiez en face d'un poltron.

MARGUERITE, à *Marcel*. Vous battre n'est pas votre état.

MARCEL. Madame !

MARGUERITE. Vous pouvez faire mieux que cela, monsieur, car vous feriez battre quatre montagnes.

Comtesse DE MIRABEAU.

LE VIEILLARD ET L'ENFANT

Les vents sifflaient dans la campagne ;
Les oiseaux tremblaient dans le bois ;
Le pèlerin, sur la montagne,
Greloissait au pied d'une croix.
Là-bas, du flanc de la colline,
On entendait mugir la mer,
Et la plaine en robe d'hermine
Offrait l'image de l'hiver.

L'ENFANT.

On dirait qu'ici rien n'existe.
Grand-père, où donc me conduis-tu ?
Hélas ! comme tout paraît triste,
Et comme tout est dévêtu !
Ah ! quel désordre ! quel ravage !
Où sont les fruits des arbrisseaux ?
Qu'est devenu leur doux ombrage ?
Où sont tous les nids des oiseaux ?

LE VIEILLARD.

Oui, mon enfant, tout a changé de face,
Car, Dieu le veut, tout doit subir la mort !
La fleur d'été naît & brille & s'efface
Pour satisfaire à la loi de son sort.

Le vaste champ de neige se tapisse ;
Mais du printemps reviendront les douceurs.
La terre alors, en féconde nourrice,
Prodigera son bien aux actifs laboureurs.

L'ENFANT.

Grand-père, pour que la nature
Redevienne belle au printemps,
A faire sa riche parure,
Le bon Dieu met-il bien du temps ?
L'un après l'autre, dans les plaines,
Si chaque brin d'herbe est planté,
Il faudra des mois par centaines
Avant de revoir un été.

LE VIEILLARD.

Va, mon petit, sans une longue attente,
Tu pourras voir l'arbre encor reverdir,
Et sa vigueur, pour un moment absente,
Doit dans son tronc & renaître & grandir.
Il ne te faut qu'un regard de ton père
Pour obéir à toute heure, en tout lieu,
Et sache aussi que la nature entière
Pour agir, n'a besoin que du regard de Dieu !

M^{me} CÉLÉNIE BOULLON.

REVUE MUSICALE

RIENZI

ÉDITION PETERS, MUSIQUE CLASSIQUE

Nous avons exprimé notre opinion sur les œuvres de monsieur Richard Wagner, le grand musicien de l'avenir. *Tannhauser*, les fragments du *Vaisseau fantôme* & du *Lohengrin* ne nous ont laissé dans le souvenir que l'impression fatigante d'un bruit formidable au milieu duquel la partie mélodique ne parvenait pas à se faire entendre. Jusqu'alors il nous a semblé que monsieur Richard Wagner avait érigé en dogme l'incohérence & le tapage; aujourd'hui, il nous montre son talent sous un autre jour, & nous nous empressons de rendre hommage à cette nouvelle manière qui justifie le succès de *Rienzi*. — Il faut ajouter néanmoins que monsieur Wagner ne paraît pas fier de son œuvre, il l'appelle un premier essai, un embryon, un enfant de sa jeunesse; il se soucie fort peu de l'effet qu'elle pourra produire; il n'assiste pas à la première représentation; que l'opéra tombe ou s'élève aux nues, il ne s'en inquiète que pour le directeur du théâtre qui a fait d'énormes frais de décors & de costumes. *Rienzi* est pourtant la seule perle de l'écrin du compositeur, c'est une oasis dans un désert vide & bruyant. Les partisans de l'école de l'avenir objectent à leurs adversaires que le Français, né malin, qui créa le vaudeville, ne comprendra jamais la grâce & la profondeur de la musique allemande; cette ridicule prétention dont plusieurs fois ils ont couvert leur défaite n'est pas de mise dans un pays, où sans pouvoir les composer, on a l'intelligence de toutes les beautés musicales: Weber, Beethoven, Meyerbeer ne sont-ils pas là pour répondre? Mais dans une mêlée atroce où l'obscurité se substitue à la profondeur, que peut-on distinguer & apprécier? Sans l'amour-propre national, & le bruit qu'a fait naître cette dénomination pompeuse de *musicien de l'avenir*, la mystique Allemagne n'eût jamais rompu de lance pour défendre l'auteur du *Tannhauser*.

Dans *Rienzi*, ouvrage composé à l'âge où l'homme naïf se livre à ses épanchements, sans préoccupation de popularité lointaine, on trouve du charme, de la mélodie, & je ne sais quelle grâce candide qui étonnent & qui ravissent. Mais,

avant de parler de la partition, disons quelques mots du libretto, dû, comme l'opéra, à la plume révolutionnaire de monsieur Wagner.

Le héros du poème est ce tribun de collège qui galvanisa un instant la république romaine au quatorzième siècle. Son père était cabaretier & sa mère blanchisseuse, bon grammairien, excellent rhéteur, la gloire de Jules César l'empêchait de dormir. La vie de *Rienzi* convenait parfaitement d'ailleurs à un scénario de théâtre. Rome, abandonnée par ses papes, était livrée à l'anarchie. Guelfes contre Gibelins, Orsini contre Colonna, pillage en permanence, famine dans tout l'État!

Un matin, après avoir entendu plusieurs messes, *Rienzi*, à la tête de cent hommes, s'empare du Capitole & s'intitule tribun de la liberté. Son gouvernement fut d'abord bienfaisant & sage. Les messagers de la paix allèrent porter en tous lieux la bonne nouvelle de Rome ressuscitée de ses cendres. Mais le vertige monta vite à la tête du plébéin qui se mit à contrefaire César. Il se drapait en empereur, il paraissait dans les processions, le globe & le sceptre en main. Les hauts barons se tenaient devant sa chaise curule, debout & la tête basse. Lorsqu'elle allait à Saint-Pierre, sa femme se faisait escorter de patriciennes qui l'éventaient avec de longs voiles. Un jour, l'idée vint à Rienzi de se faire armer chevalier dans l'église de Saint-Jean de Latran. La fête eut le fracas d'un triomphe, bannières aux vives couleurs, foule immense, agenouillée devant le passage du tribun, vêtu lui-même de pourpre & de fourrure, rien ne manqua à cette pompe orgueilleuse mais éphémère. Cet amalgame pédantesque des traditions du paganisme & de la chrétienté irrita les patriciens qui conspirèrent. Rienzi les fit enfermer dans des prisons, la salle des jugements était tendue d'un drap blanc, sillonné de longues raies sanglantes; des moines avaient été envoyés pour les confesser. Mais au moment du supplice Rienzi trembla. Il craignit de terribles représailles. Il préféra parodier Auguste, & fit grâce, publiant à haute voix qu'il se chargeait de leurs fautes. — Cette clémence à effet n'eut pas de résultats heureux. Le peuple & les barons, lassés de ce luxe théâtral, de cette burlesque jactance, se soulevèrent; bloqué dans Rome, où il fut forcé de mettre bas son sceptre dérisoire, *Rienzi* s'évada furtivement.

Après sept ans d'intrigues mystérieuses, il rentra dans Rome en qualité de sénateur délégué par Innocent VI. Bientôt il arracha son mas-

que & reconquit son pouvoir ; mais ses exactions insurgèrent contre lui plébéiens & patriciens. Assiégé dans le Capitole, auquel l'émeute mit le feu, *Rienzi* s'en échappa sous le manteau du geôlier. Reconnu & arrêté au bas de l'escalier du palais, il fut décapité & mis en pièces par la populace. Un tronçon de son corps fut pendu près de San Marcello, au croc d'un boucher. Du trône de César qu'il avait escaladé un instant, l'histriion tomba dans l'abattoir où avait roulé Vitellius. La grandeur & le grotesque, le patriotisme & la fourberie, le martyre & le ridicule sont étrangement mêlés dans la vie factice de *Rienzi*. L'épopée & la bouffonnerie revendiquent son histoire. Aussi ce sujet est-il propre à un libretto d'opéra.

M. Wagner n'en a pas tiré tout le parti que nous en attendions. Il y a de l'obscurité & de l'incohérence dans les péripéties qui se déroulent aux yeux du public. Ainsi les chastes amours d'Irène, sœur de Rienzi, avec Colonna, se perdent dans le mouvement presque continuel des rassemblements populaires, des acclamations & des rixes. Sous cette première création, fermente le chaos futur qui doit, plus tard, absorber les idées du compositeur. La sonorité, souvent magnifique, y est excessive. La trompette, les tambours & les instruments de cuivre y font à la fois rage & merveille. Mais le rythme, s'il émeut l'oreille, ne la fatigue jamais. On reconnaît dans cet ouvrage une véhémence & une volonté inouïes ! Il y règne un souffle d'une force entraînante. L'inspiration du musicien n'a rien sans doute du calme & de la beauté d'une muse ; c'est la Pythie sur son trépied, s'agitant au milieu d'une fumée traversée de flammes.

Il serait presque impossible d'analyser avec détail cette partition compacte. Nous signalerons cependant, au premier acte, le chœur des seigneurs, admirable de chaleur & d'énergie. Le second acte nous réserve une surprise délicieuse, celle du chœur des messagers de la paix, représentés par une troupe de jeunes femmes vêtues de tuniques blanches & appuyées sur des bâtons d'or :

« *Écoute, peuple, écoute les messagers joyeux !* »

Rien de suave & de délicat comme cette charmante mélodie ; le couplet du coryphée :

« *J'ai vu partout régner la paix,* »

s'en détache avec une douceur virginale. Le septuor final, composé de main de maître, a soulevé le même enthousiasme.

Au troisième acte, le bruit l'emporte, & les chœurs, enchevêtrés l'un dans l'autre, tournent un instant au tohu-bohu. Il ne s'y trouve à citer qu'une romance d'une tendresse extrême, mais qui, prise entre deux vacarmes guerriers, semble une fleur écrasée sous le galop d'une légion.

Une scène superbe domine tout l'acte suivant, *Rienzi*, déchu de la faveur populaire, traverse des groupes hostiles embusqués à Saint-Jean de La-

tran. Le légat du pape, qui vient d'y entrer, s'apprête à célébrer par un *Te Deum* sa victoire sur la Colonna. La protection de l'Église retient les poignards levés sur le fugitif. *Rienzi* harangue cette foule irritée, il la dompte par sa parole et lui arrache encore une acclamation. Il va franchir les degrés du temple... A ce moment, un chant de moines s'élève du fond du sanctuaire & lance sur lui les versets lugubres de l'excommunication. Le peuple, saisi d'effroi, se disperse ; le vide se fait autour du tribun foudroyé. Ses cris de protestation se heurtent et se brisent contre l'anathème impassible. Il y a là un moment d'un effet terrible ; c'est effrayant & solennel à la fois !

Le dernier acte, commencé par une belle prière de *Rienzi*, se termine par la scène pathétique du tribun parlant à l'émeute.

Le succès a été éclatant & presque unanime. Nous répétons avec l'énergie que donne la conviction : cette œuvre que monsieur Wagner traite dédaigneusement d'opuscule, est assurément ce qu'il a fait de meilleur, de plus clair, de plus mélodique. Il y règne un parfum de jeunesse & de force qui captive ; un mouvement quelquefois trop violent, mais qui se trouve adouci par des situations pleines de charme ; enfin c'est un opéra d'un ordre élevé, dont on peut saisir les nuances, dont le style est vigoureux & dont les mélodies suaves resteront dans le souvenir.

* *

Toutes nos abonnées ne connaissent peut-être pas encore l'avantage qu'offre aux vrais amateurs de musique classique la maison E. Jung Treuttel.

Sous le titre d'*Édition Peters*, on trouve dans cette maison la collection la plus correcte, la plus belle & la moins chère des ouvrages célèbres, dont la publication se continuera jusqu'à ce que toutes les œuvres des grands maîtres, qui sont tombées dans le domaine public, y aient paru.

Cette édition, qu'on peut à bon droit nommer *Édition populaire*, est le plus souvent de moitié ou des deux tiers à meilleur marché que toutes celles publiées en France & en Allemagne. Elle leur est supérieure encore par la beauté du format, de l'impression, & par une correction qui n'a pas encore été atteinte jusqu'ici. C'est ce que l'éminent critique musical du *Journal des Débats*, monsieur Reyher, professeur au Conservatoire de Paris, a si bien reconnu dans ces lignes :

« J'ai examiné attentivement, dit-il, quelques-unes des œuvres de l'*Édition Peters*, & je n'hésite pas à déclarer qu'en dehors de la modicité du prix, elle se recommande par le soin extrême qui a été apporté à la correction des textes, par l'élégance du format & la netteté des caractères. »

Monsieur Azevedo, le critique distingué de l'*Opinion nationale*, monsieur Delphin Balleyguier, dans l'*Étendard*, madame Clara Schumann, toute la presse allemande et étrangère ont été unanimes à reconnaître la valeur incontestable de cette édi-

qui se vend par milliers, & est adoptée par les conservatoires de musique.

On donne pour le même prix dix ouvertures au lieu d'une : ainsi les dix ouvertures de Mozart unies coûtent un franc cinquante. On a pour le même chiffre les onze de Beethoven, pour le même encore les dix de Weber. Les partitions célèbres, avec & sans texte, ne coûtent qu'un franc cinquante, deux et trois francs. Toutes les sonates de Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, les œuvres de Bach, Haendel, Clementi, Schubert, la musique à deux & à quatre mains, les trios, quatuors, les grandes partitions d'orchestre, tout cela est vendu dans les proportions citées plus haut.

D'après ce court aperçu on comprendra quel avantage immense est offert au public musicien, & quels services inappréciables vont être rendus à l'art & aux artistes par la vulgarisation des chefs-d'œuvre que l'Édition Peters place ainsi à la portée de tous.

Monsieur Scudo écrivait en 1856 : « Le dix-huitième siècle est l'âge d'or de la musique. Ouvert par Carissimi & fermé par Mozart, il voit naître un nombre considerable de grands compositeurs qui développent & fécondent toutes les formes de l'art.

Mozart, conciliateur suprême, prenant le chant & la passion des Italiens, l'orchestre & la rêverie des Allemands, la logique dramatique des Français, en fait une œuvre unique & d'une beauté éternelle. Mais une influence prévaut sur toutes les influences d'école & de pays ; ce qui domine surtout dans la musique de cette époque, depuis les cantates de Porpora jusqu'à Don Juan, c'est la mélodie, le souffle spiritualiste, l'initiative du sentiment. Tout le monde comprend qu'on ne devient pas compositeur à force de travail, & que, dans les arts, les grandes pensées viennent du cœur.

» La véritable mission de l'art & surtout de la musique, c'est d'émouvoir, d'attendrir, de nous purifier, de nous idéaliser, de dégager ce qu'il y a de divin en nous, selon la belle expression de Platin. »

La citation précédente, qui donne une idée absolument exacte de la musique classique en ce qu'elle a d'élevé & d'utile, l'éclatant témoignage des plus grands artistes en sa faveur, donnent à la publication de l'Édition Peters une valeur que personne ne saurait contester.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

POTAGE VERTPRÉ

Faites cuire séparément dans de l'eau bouillante & salée une poignée de pointes d'asperges, une autre de petits pois & une de petits haricots verts.

Faites bien égoutter & versez dans la soupière. Versez au-dessus du bon bouillon au tapioca & servez.

ARTICHAUTS A LA LYONNAISE.

Coupez les artichauts en quatre, enlever le foie,

les premières feuilles & la partie dure du fond ; faites-les blanchir à l'eau bouillante & égouttez-les bien.

Faites fondre du beurre, mettez-y un bon jus de citron & sel, faites-y cuire un moment les artichauts ; achevez leur cuisson dans le four, à un feu très-doux.

Faites une sauce avec un oignon émincé très-fin & sauté au beurre ; vous y ajouterez un peu de jus de veau, une cuillerée de bouillon & du persil haché.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Tu es impatiente, dis-tu, Florence, de savoir comment notre gentille amie Thérèse est sortie de son grave embarras & de son grand dîner ? Le mieux du monde,

ma chère bonne ! Tout a été aussi bien que possible, & Thérèse avec sa grâce modeste, ses attentions délicates & presque timides pour les invités de son père, a paru à chacun la petite perle des ma-

tresses de maison. Je le sais d'autant mieux que force a été à mes parents & à moi d'assister tout du long à ce mémorable festin...

Le lendemain du jour où Thérèse nous avait confié sa préoccupation, Adrienne, ma mère & moi, nous nous rendîmes chez elle, afin de voir, sur le théâtre même de la réception redoutée, ce qu'il serait facile d'organiser, & en quoi nous pourrions efficacement servir notre amie.

La salle à manger, très-gentille, nous parut assez vaste pour contenir les quinze convives que monsieur T. souhaitait y réunir.

Comme nous étions « *au temps chaud*, » selon l'expression de la fourmi de La Fontaine, nous n'avions à nous préoccuper que de l'éclairage. Il fut donc convenu que l'on mettrait, pour ce soir-là, une lampe d'un fort calibre dans la jolie suspension de cuivre brillant comme l'or qui surmonte la table de cette salle à manger. Seulement, comme pareille clarté ne suffirait pas pour éclairer convenablement les extrémités de la table agrandie, pour la circonstance, par plusieurs rallonges, nous improviserions, avec de hauts candélabres dont les bases seraient dissimulées par de gracieuses corbeilles de fleurs, non odorantes, prêtées par Lucie, deux charmants bouts de table.

Le petit buffet, ou dressoir, qu'il avait d'abord été question de transporter dans une pièce voisine pour donner plus d'espace, fut, réflexion faite, laissé en place. Il supporterait la vaisselle, l'argenterie de rechange, servirait à déposer les divers objets qui pourraient embarrasser les mains des domestiques pendant leur service. On y rangerait, les petits pains supplémentaires, quelques carafes pleines, quelques carafons de vin d'ordinaire, l'huilier, les salades, et—tout étiquetés, & dans l'ordre où ils devraient être offerts — les divers vins fins.

Enfin il fut convenu qu'un cabinet de débarras, placé entre la cuisine & la salle à manger, serait organisé de façon à servir d'office ce soir-là. On y dresserait une grande table à l'aide d'une allonge soutenue par deux tréteaux, & c'est sur cette table que la cuisinière viendrait déposer ses mets, lesquels mets seraient transportés ensuite dans la salle à manger par les domestiques prêtés par Adrienne pour le service de la table. Ce serait là aussi que l'on découperait les viandes & les volailles après qu'elles auraient fait leur apparition devant les convives.

Il y avait encore dans cette pièce deux grands vases: l'un d'eau chaude pour l'argenterie & les porcelaines, l'autre d'eau froide pour les cristaux; & une femme préposée à ce soin, relaverait, au fur et à mesure qu'ils seraient enlevés de table, les divers objets qu'on pouvait avoir besoin d'y faire reparaître dans le cours du dîner, la maison de M. T. n'étant pas organisée pour recevoir un si grand nombre de personnes à la fois.

Cette femme — *de confiance* — empêcherait aussi le gaspillage de la desserte en mettant de côté des

reliefs du dîner, tout ce qui lui paraîtrait d'être resservi; elle agirait de même pour les restes de vin & les friandises, de sorte que Thérèse, ses invités partis, n'aurait qu'à passer son inspection de ménagère, & à décider, pour le plus grand bien de la bourse de son père, du sort de tous ces débris.

Mais pardon, chère Florence, de te faire entrer avec nous dans ces détails fastidieux, le dessous des cartes des réceptions d'apparat. C'est grâce seulement à cette minutieuse organisation que les choses marchent sans encombre. Une bonne maîtresse de maison ne ressemble-t-elle pas à un machiniste de théâtre? Comme lui, elle opère mystérieusement dans les coulisses, ne laissant apercevoir à ses invités, de tant de laborieux travaux, que le décor & une mise en scène qui, toute compliquée qu'elle est, paraît cependant aller toute seule.

Ces divers arrangements pris, restait la grave question du menu; ces dames allèrent elles-mêmes faire les acquisitions à la grande halle, & c'est là qu'elles arrêterent définitivement selon le cours plus ou moins avantageux des comestibles qu'elles trouvèrent à y acheter. Ma mère dit que c'est le seul moyen de procéder économiquement. Quand on arrête son menu par avance sur papier, le dîner coûte le double. Mais ce qui couronna l'œuvre, ce fut le goût original & inventif de Thérèse, secondée par la cuisinière d'Adrienne (qui est aussi une artiste dans son genre). Elle se livra à de tels chefs-d'œuvre de décoration, que son menu, tout ordinaire au fond qu'il était, parut à chacun d'un raffinement extrême :

C'étaient des semis de truffes, des guirlandes d'olives, de crevettes roses, de blancs & de jaunes d'œuf, de croûtons frits, de sauces vertes aux câpres, de sauces blanches aux pattes d'écrevisses, de sauces rouges aux conserves de tomates... puis des gelées transparentes semblables à des pierres précieuses & des pyramides de crème fouettée, nuaqueuse comme le mont Blanc. Puis encore des macédoines de légumes nouveaux qui ressemblaient à des bouquets de fleurs, & des hors-d'œuvre si joliment arrangés dans leurs rapiers, des fruits si gracieusement placés dans leur mousse, des gâteaux & des bonbons si coquettement disposés en pyramides sur leurs assiettes montées, qu'on ne songeait pas à se demander si tout cela avait coûté bien cher, mais qu'on se consultait pour savoir s'il ne valait pas mieux admirer de loin ces jolies choses que de les déranger pour les croquer.

La table était très-bien mise : tout y scintillait, y charmait l'œil. On n'était pas trop serré, on y voyait bien clair, il ne faisait ni trop chaud ni trop frais dans l'appartement; le service n'était ni trop lent ni trop pressé, la conversation avait un tour de gaieté & de laisser-aller comme il faut & de bonhomie spirituelle; les places des convives avaient été choisies avec tact & bon goût. On devinait, en un mot, que chacun se sentait heureux d'être là & s'y trouvait à l'aise, enveloppé

sions permanentes, quoique habilement
ées, de l'aimable jeune maîtresse du lieu &
ordiale franchise de son père.

T. était placé entre deux dames étrangè-
dont il fêtait la famille, & il avait prié ma-
de vouloir bien se mettre en face de lui, hon-
r que Thérèse avait cédé avec un plaisir
ble, car elle était quelque peu embarrassée
du rôle de maîtresse de maison officielle qui allait
lui incomber. Combien de jeunes filles eussent
pourtant été ravies à sa place d'avoir à trôner ainsi?

Les dîners à la russe suivent leur cours comme
les dîners à plusieurs services. En se mettant à
table, on trouve le potage sur les assiettes, puis les
domestiques posent les relevés composés, je sup-
pose, comme chez Thérèse, d'un magnifique gigot
en jardinière & d'un poisson de respectable dimen-
sion. Puis circulent les hors-d'œuvre chauds :
petits pâtés au jus, suprêmes de volaille; puis les
hors-d'œuvre froids : huîtres marinées, olives,
beurre & radis, anchois, que sais-je, moi? — Puis
les entrées avec sauce : pigeonneaux aux petits
pois, côtelettes de mouton, sauce soubise.

Vient ensuite le rôti : volaille aux truffes, par
exemple, & ensuite les salades, les entremets
chauds : friture d'éperlans, asperges ou haricots
verts; enfin les entremets froids et sucrés : char-
lotte russe, gelée d'orange, & en même temps on
offre aux convives de petites pâtisseries légères.

Mais je m'amuse là à te dire des choses que tu
sais de reste. Elles te prouveront une chose, du
moins, c'est que le dîner de Thérèse avait fort bon
air, malgré la rigoureuse économie qui avait pré-
sidé à son choix.

En quittant la table, sur le signal de monsieur T.,
qui offrit le bras à la plus âgée de ses deux voi-
sines, on passa dans le salon, où les hôtes de
Thérèse trouvèrent le café élégamment disposé sur
un guéridon & tout brûlant, comme il convient à
de vrais amateurs. A côté, sucrier armé de pinces,
crème fraîche pour les personnes qui en mettent
dans leur café, vieux cognac, kirsch & rhum ex-
cellent, paraît-il, pour les messieurs; liqueurs plus
douces (crème de framboises & autres, de la façon
de Thérèse) pour les dames.

Inutile de te dire avec quelle grâce notre amie,
aidée de sa petite sœur Pauline, qui la secondait
très-gentiment, fit les honneurs de cette dernière
étape gastronomique.

Quelques messieurs s'en allèrent ensuite fumer
sur le balcon, en compagnie de monsieur T., &
pendant ce temps, tout en causant avec les dames
demeurées au salon, en leur donnant à regarder
livres & albums, Thérèse organisa deux tables de
jeu qui se peuplèrent ensuite selon les sympathies
ou les antipathies de chacun : ici le whist, là le
bésigue.

Thérèse se mit au piano, chanta & joua tout ce
qu'on voulut jusqu'à l'arrivée de nos amies com-
munes & de leurs parents. On fit encore un peu
de musique, & la chère enfant s'arrangea de telle

sorte que nous lui dûmes de briller toutes peu ou
prou à tour de rôle. Enfin, avec sa charmante
gaieté, elle mit en train quadrilles & polkas, & se
dévoua presque toute la soirée à rester au piano,
pour faire danser les autres. En vain nous la sup-
plions de danser à son tour. « Je vous assure,
disait-elle avec un sourire convaincu, que je m'a-
muse autant que vous! »

Je le crois sans peine; c'est plus agréable que
ça n'en a l'air de se sacrifier pour faire plaisir à
ses amis.

Bref, on se sépara assez tard, en chantant sur
tous les tons les louanges de l'aimable petite reine
de ces lieux, qui était bien heureuse de la joie
attendrie qu'elle lisait dans les yeux de son père.

Maintenant, pas un mot de plus, ma Florence,
car ce mot-là serait rogné. Si, cependant, je t'aime
& je te suis toute dévouée.

JEANNE.

MODES

La mode est de plus en plus aux costumes
courts & de même nuance. On ne porte de robes
lougues que le soir, ou pour dîner en ville.

Quand on veut avoir une toilette à deux fins,
voici ce qu'il faut faire : Je suppose un costume
court ainsi combiné. Un jupon plus ou moins
garni, un corsage montant & une petite Camargo.
Pour le soir on adapte, sous la camargo, une longue
traîne ne prenant que sous chaque bras, & laissant
àinsi à découvert tout le devant du jupon. Il faut
que cette traîne soit garnie tout autour. Ce genre
de toilette est assez habillé pour y faire un corsage
décolleté.

Les costumes courts se composent : d'une jupe
& d'une grande casaque, très-relevée — d'une jupe
& d'un vêtement oriental ou Metternich, ou bien
encore de deux jupes dont la seconde est très-
courte & très-relevée, d'une petite casaque ou d'un
paletot. Le tout est garni de petits ou de grands
volants, de bouillonnés, de plissés à la vieille, de
ruches, de guipures ou de dentelles. — Très-peu de
cage, un peu de tournure. — Plus de ceintures lon-
gues. Des nœuds formés par quatre à six coques &
de très-petits pans. Ou bien encore, un nœud en
très large ruban, qui paraît négligemment noué.
On voit aussi quelques casaques demi-ajustées &
sans ceinture.

Le gris perle domine, peut-être parce que la
poussière ne se voit pas sur cette couleur comme
sur le noir, par exemple, dont la vogue, cependant,
continue toujours; mais il faudra bien l'abandon-
ner pendant les grandes chaleurs.

Costume simple & très-distingué pour jeune fille : En cachemire d'Écosse gris perle. Jupon orné dans le bas d'un volant en biais, haut de 15 centimètres, double de tulle raide, posé à gros tuyaux simples & bordé en haut & en bas d'un petit biais de taffetas gris. — Jupe très-courte, garnie du même volant, haut de 12 centimètres, relevée haut de chaque côté, & formant camargo par derrière. — Paletot-sac, ayant tout autour un volant haut de 9 centimètres. Un grand col, des revers & des parements aux manches, en taffetas gris. Par-dessus le paletot, une ceinture également en soie grise, formant un gros nœud & deux bouts courts & effilés. Ce même costume est aussi très-joli, garni d'effilés de soie blanche, ou bien avec beaucoup de petits volants simplement découpés au bas du jupon. En le faisant en alpaga, il serait beaucoup moins cher ; on supprimerait tous les ornements de soie, pour les remplacer par un galon ou un effilé de coton blanc.

Autre costume également gris perle. Le jupon sans garnitures est en sultane à raies en long, gris perle et blanc. — Casaque en sultane unie grise, formant camargo, & dont le corsage est ouvert devant, sur un gilet à petites basques, en étoffe rayée comme le jupon. Les devants de cette casaque sont doublés d'étoffe rayée. Ils sont retournés en formant revers, & viennent s'attacher derrière, avec un gros nœud, sous le pouff de la casaque. Avec ces deux costumes simples, une toque de paille noire, bordée de velours, & garnie de plumes noires ou d'un petit bouquet de fleurs de couleur.

Costume de jeune femme en faye noire ou toute autre nuance : Jupon court avec un grand volant ourlé. Au-dessus de ce volant est une dentelle noire haute de 10 centimètres, plissée à plat, & sur la tête de laquelle est posée une ruche également en dentelle noire. — Jupe garnie de la même dentelle & de la même ruche, très-relevée en pouff derrière. — Petite casaque à moitié ajustée, dont les basques sont découpées quatre fois par derrière, & tombent droites devant. — Le tout est garni comme la jupe. Pas de ceinture sur la casaque. — Chapeau formé par une petite passe de paille de riz bordée de velours noir. Sur le côté, petit bouquet composé de lilas blanc, de boutons de roses rouges & roses, de violettes & de réséda. De la passe du chapeau part un grand voile de dentelle noire, qui descend sur le dos & forme comme un petit capuchon serré par une coulisse de ruban noir.

Autre chapeau complétant également le costume de faye : Petite forme de paille noire, relevée devant & derrière. — Barbes & gros nœud de grenadine noire. Sur le côté, rose jaune ou roses de toutes les couleurs.

Toilette habillée en taffetas à mille raies, bleu & blanc. Le jupon a dans le bas un grand volant bordé d'un biais de soie bleue qui traverse aussi sa tête. De chaque côté de ce biais sort une valen-

cienne, & sur le biais lui-même, un effilé aussi en valencienne. — Petit panier garni de même manière. — Corsage montant & ouvert carré. Manches dont le bas se trouve serré par un biais de soie bleue, recouvert & garni de valencienne. Volant orné de même, retombant sans main. Grande traîne se rajustant sous la camargo & garnie tout autour d'un volant semblable à celui du jupon, mais un peu moins haut. — Ceinture mélangée de coques de ruban bleu & de coques de valencienne.

Bien entendu on emploiera de la fausse valencienne : sans cela, cette toilette serait d'un prix exorbitant.

On voit beaucoup de costumes en grenadine avec dessous de taffetas, foulard ou sultane. Les plus jolis sont écrus. On les garnit de plissés en pareil, ou de bouillonnés.

Voici un élégant costume que je te recommande :

Rose & blanc ou lilas & blanc. — En sultane ou gaze de Chambéry. (Prenons-le rose & blanc.) Le jupon est rayé en long, blanc & rose : il y a quatre volants assez espacés. Le haut & le bas de ces volants sont à dents très-pointues, bordées d'un petit ruban rose. On pose le premier & le troisième dans le sens où les rayures vont à droite, & le deuxième & le quatrième dans le sens inverse. Cela fait un très-joli effet. — La jupe est en étoffe rose unie, garnie de deux effilés : un rose & un blanc. — Le corsage est montant & ouvert. — Petit chapeau, fermé ou non, en paille de riz, avec bouquet de roses, & traîne de boutons sur le chignon. Ce costume peut se faire, en supprimant les effilés, en percale satinée, tissu fort joli, peu cher & imitant tout à fait la soie. On prendrait l'étoffe de la jupe fond blanc, à petits bouquets roses, & le jupon à rayures.

Le blanc sera beaucoup porté cette année : en chalis à raies satinées blanc sur blanc, en sultane unie ou rayée, en piqué, en basin & en mousseline à pois ou unie. On voit tant de garnitures, tant de volants, qu'il est d'assez bon goût de rechercher les ornements simples. Ainsi une robe de chalis blanc serait très-distinguée avec plusieurs rangées de rubans de satin posées à plat. La jupe aurait au bord un effilé de soie ou de Thibet.

Le piqué blanc peut se garnir de petits effilés, de galons, de broderie anglaise, d'entre-deux de guipure avec un ruban de couleur par-dessous. La mousseline à pois doit avoir des garnitures seulement ourlées. La guipure, le petit tulle & la valencienne vont fort bien avec la mousseline claire & l'organdi. Les dessous de couleur se portent toujours beaucoup. J'ai vu une robe de mousseline longue avec transparent & le petit paletot à ceinture ainsi ornés : Une douzaine de plis, de trois centimètres chacun, séparés par un entre-deux de valencienne de même hauteur. Une assez grande valencienne terminait le bas de la jupe & du paletot. — J'ai remarqué du basin blanc à très-petits

pour faire des costumes simples & frais, surtout à la campagne. On met une guipure en valenciennaise au haut & au volant. Cela se blanchit fort bien. Plus habillé que la mousseline, moins lourd & facile à porter que le piqué.

La dentelle noire fait très-bien sur une toilette toute blanche. On voit toujours des corsages tout en dentelle noire, auxquels on peut adapter un pouff également en dentelle noire, que l'on met sur n'importe quelle toilette, quand on veut la rendre plus élégante.

SOMMAIRE

SIXIÈME CAHIER

Dessus d'assiette de dessert — T. G. — A. S. — Bonnet d'enfant crochet & mignardise — Dentelle frivolité — Fleurette frivolité, imitation d'application — Carré filet guipure — Bonnet d'enfant feston — Isabelle — Élise — Écusson avec S. B. — Thérèse — Parure — M. J. enlacés — D. M. avec couronne de marquis — Bande pour jupon — M. X. enlacés — H. L. — Semainier — Dessous de flacon — Ruche gueule de loup — Nœud en petit ruban & dentelle — Pliant en coutil — Dessus de pelote avec S. F. — A phabet majuscule — Alphabet minuscule — C. S. — Estelle — H. B. avec couronne de comte.

PLANCHE VI

PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER.

CORSAGE de la toilette de jeune fille de la gravure de ce mois (deux grandeurs).

TUNIQUE pour petite fille, même gravure (deux grandeurs).

CAPUCHON sicilien (deux grandeurs).

PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL EN RELIEF

PELOTE EN FRIVOLITÉ

Faites d'abord toutes les étoiles & rosaces, qui sont à un fil, en les réunissant entre elles à mesure; en les faisant, vous réunissez le tout par le cordon d'anneaux qui se fait à 2 fils; il faut, pour la longueur des différents picots, se diriger sur le dessin, ainsi que pour les: *fil arrêté* — remplaçant des picots.

L'étoile du milieu est composée de 6 anneaux de : — 3 nœuds doubles — 6 fois: (1 picot — 2 nœuds doubles) — 1 picot — 3 nœuds doubles. On sait que les picots sont remplacés par un *fil arrêté* dans les endroits où les picots sont réunis.

Les 12 étoiles à 4 branches sont composées de 4 anneaux faits comme ceux de l'étoile du milieu.

Pour les 6 rosaces à 9 branches, vous faites un anneau de : — 1 nœud double — 8 fois: (1 picot — 2 nœuds doubles) — 1 picot — 1 nœud double — au second rang vous faites 9 anneaux comme celui de l'étoile du milieu, — il faut avoir soin de faire un long picot aux deux anneaux qui sont rattachés dans le cordon d'anneaux à deux fils.

Grandes rosaces à 10 branches: faites un anneau de : — 1 nœud double — 9 fois: (1 picot — 2 nœuds doubles) — 1 picot — 1 nœud double; — au deuxième rang * 5 nœuds doubles — 1 *fil arrêté* dans un picot de l'anneau du milieu — 5 nœuds doubles — retournez

votre ouvrage — faites un grand anneau comme ceux du milieu de la pelote, — retournez votre ouvrage — retournez au signe * — faites 4 longs picots aux anneaux qui sont repris aux 6 rosaces intérieures dans le cordon d'anneaux.

Le cordon d'anneau est composé de * — 11 anneau de : — 3 nœuds doubles — 3 fois: (1 picot — 3 nœuds doubles) — retournez votre ouvrage — 5 nœuds doubles à 2 fils — 1 picot — 5 nœuds doubles à 2 fils — retournez votre ouvrage — retournez au signe * — vous attachez les étoiles & rosaces par des *fil arrêté* à mesure tout en faisant le cordon d'anneaux; il est indispensable d'avoir le modèle sous les yeux pour faire ce travail.

GRAVURE DE MODES (1)

Toilette de jeune fille. — Robe en linos, ornée d'un bouillonné bordé d'un rouleauté posé sur un biais en satin blanc. Corsage ouvert en carré. — Tunique avec pouff relevé, à revers retenus par des nœuds, manche formant pointe. — Fichu *Charlotte Corday* en tulle double — Chapeau niçois avec draperie en tulle, & touffé de marguerites.

Toilette de jeune femme. — Robe en foulard garnie d'un effilé surmonté d'une ruche *plumes*; — Corsage ouvert, ornement simulant la pèlerine, terminée par un pli drapé dans le dos. — Sous-jupe en foulard à rayures pékin avec volant surmonté de la ruche *plumes*. — Chapeau en paille de riz cousue, orné d'un diadème d'épis, de coquelicots & de pans en velours ponceau.

Toilette d'enfant. — Robe en bengaline avec volant & pattes bordés d'un velours ponceau. — Tunique à revers ornée comme la robe. — Chemisette en mousseline avec entre-deux brodés. — Chapeau en paille belge, orné de velours noir & d'une aigrette en plumes de coq, posée dans un nœud ponceau.

Les abonnées à l'édition violette & à l'édition verte recevront au 16 les patrons suivants :

Premier côté.

Tunique à revers, gravure n° 3695.
Corsage décolleté.

Deuxième côté.

Mantelet pour dame âgée.
Robe du matin pour petite fille.
Blouse pour petit garçon de quatre ans.

Les abonnées à l'édition verte recevront, en plus, les patrons suivants à pièces indépendantes, pouvant se découper :

Fichu pour robe légère.
Châle en dentelle disposé en Metternich.

(1) Chapeaux de M^{lle} Tarot, 40, rue Sainte-Anne.

LOGOGRIPE

Variante d'un nom saxon,
De cinq lettres je me compose ;
A plus d'une métamorphose
Se prête volontiers ce nom :

— Vous pouvez y voir, cher lecteur,
Celle qui berça votre enfance,
Ou qui, dans les nuits de souffrance,
Veille au chevet de la douleur ;

Ou, si vous l'aimez mieux, l'escorte
Qui maintient l'ordre en la cité,
Des palais surveille la porte
Et des rois fait la sûreté ;

— Puis je suis, sous une autre forme,
L'objet de votre ambition,
Soit que vous portiez l'uniforme
Ou qu'un poste civil soit votre mission ;

— Je suis encor ce qu'envers la faiblesse
Envers l'étranger, le malheur,
Pour la vertu, pour la sagesse,
On doit montrer, du fond du cœur.

— Sur quatre pieds, au port je touche,
— Je suis la station où s'arrêtent les trains ;
— Une eau qui dans le Rhône aux flots fauve
[débouche]
— Un mal contre lequel les remèdes sont vains

— Avec trois pieds mon poids fait incliner la
[tête ;

Je marche, je marche toujours ;
Toujours !... la mort seule m'arrête,
L'éternité borne mon cours.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : *Tel pense avoir gagné qui souvent a perdu.*

RÉBUS

